

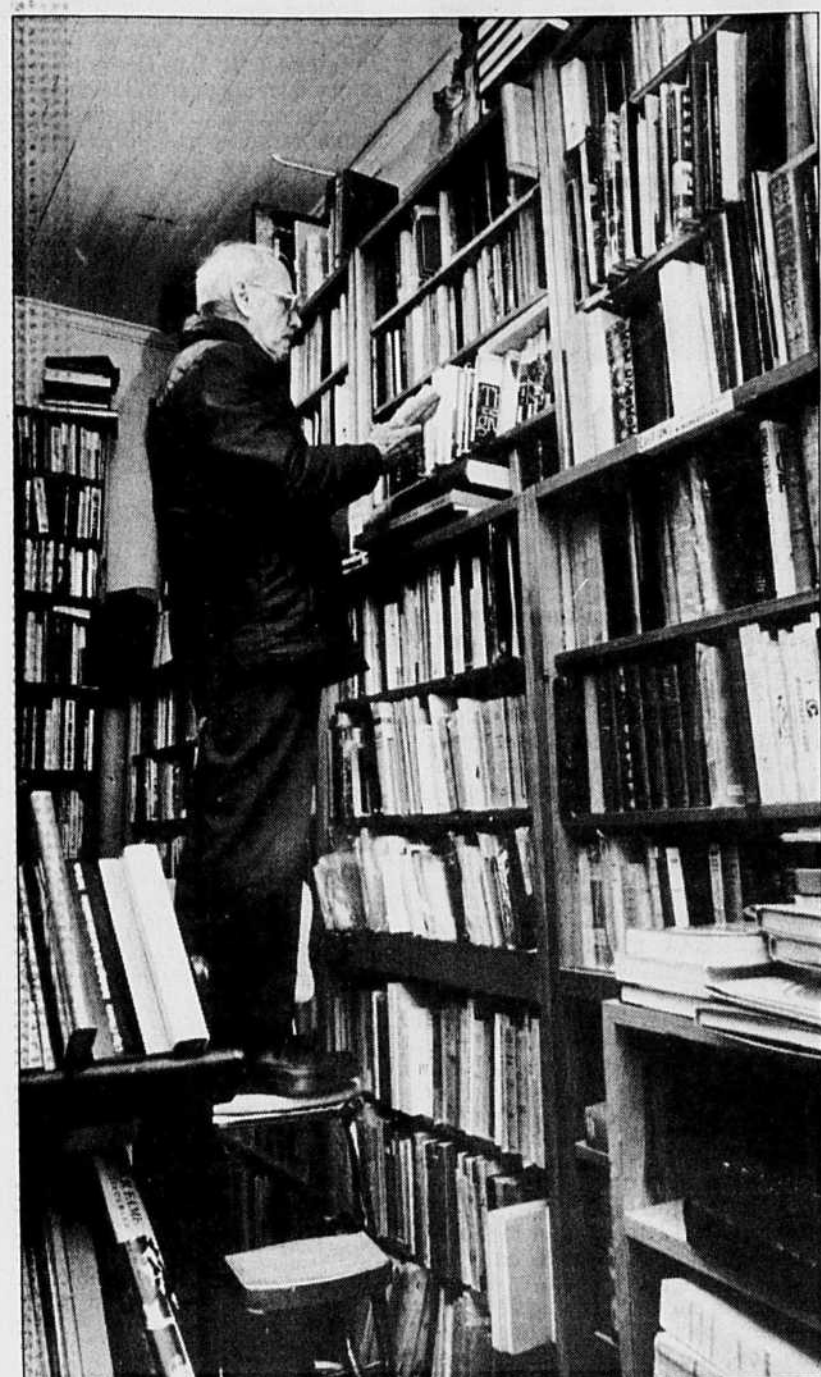
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres

## Champigny

Venez rencontrer  
**Francine Ouellette**  
**LES AILES DU DESTIN**  
le samedi 11 avril, de 14h30 à 16h  
4380 St-Denis, Montréal H2J 2L1 844-2587

Le Devoir, samedi 11 avril 1992



La recherche des trésors à la librairie Henri-Julien. Il faut savoir grimper... PHOTO JACQUES NADEAU

## L'occasion fait le larron

### Balade à travers les rayons du livre usagé

Roch Côté

**L**ES JOURS de liberté, j'avais coutume de commencer mon pèlerinage dans le livre d'occasion, rue Saint-Denis, à la hauteur de la rue Villeneuve, à peu près. J'en avais pour la journée, va chez l'un, va chez l'autre, descends la rue Saint-Denis côté soleil, côté ombre, bifurcation rue du Mont-Royal, retour rue Saint-Denis, stations multiples et ultime virage à gauche pour le Colisée de la rue Berri et point final à La Québécoise rue Amherst. Ouf!

On peut le faire dans l'autre sens mais ça monte. À déconseiller.

Voilà maintenant que je devrai commencer mon pèlerinage de plus loin, de bien plus loin, au 7348 rue Saint-Denis, là-bas, dans le Nord, passé Jean-Talon, près de la rue de Castelnaud. C'est là qu'un fou du livre, Rolland Bélanger, à l'enseigne de la librairie Deltel, s'est laissé envahir par l'objet de sa passion. Des étages jusqu'au plafond, et ce n'est pas fini. « Venez voir ». Dans le petit corridor qui mène aux pièces du fond, des rangées de livres montent la garde. À gauche, les toilettes... pleines de livres. Puis une garde-robe... pleine aussi. Sur le comptoir de la cuisinette, des piles de bouquins séparent le toaster de la bouilloire et pour ce qui est de s'asseoir, il faudrait d'abord déplacer des douzaines d'auteurs installés sur les chaises. Le sous-sol est plein, m'a-t-il dit, mais là j'ai demandé grâce, j'ai cru sur parole.

« La librairie de fonds n'existe plus. Le vrai fonds, il est ici », me dit M. Bélanger, professeur de philosophie pour gagner sa vie, libraire pour

vivre. Ce fonds — plus de 30 000 livres — il l'a accumulé patiemment au cours d'une vie de collectionneur, de passionné du livre. Tous les mêmes. Tous les libraires que j'ai vus le sont par vice. Ils ne pensent qu'à ça. « J'ai longtemps été possessif. Au début, je regrettais de vendre un livre auquel je tenais. Mais j'ai changé. Aujourd'hui je vends sans remords. Je sais que, n'importe quel livre, je pourrais le revoir ». Faux détachement.

Le trésor caché de la maison c'est le « canadien » (le livre canadien de collection), 5 à 6000 titres, un des meilleurs fonds en ville. « Hélas! un genre pas très populaire », soupire-t-il, de son air un peu triste.

M. Bélanger, je l'avais d'abord rencontré un vendredi à la librairie Henri-Julien, rue du même nom au coin de Villeneuve. Quand ils ont congé, les libraires se visitent entre eux. Le vice toujours. Ici, Michel Lefebvre entasse « un peu de tout », mais autant que possible du beau livre, des petits tirages, des exemplaires numérotés, des éditions recherchées, des classiques. « Livres de qualité », prévient l'enseigne.

Michel Lefebvre donne aussi des cours d'espagnol mais depuis cinq ans, comme libraire, il a monté en grade: il était « libraire en chambre », voilà qu'il tient boutique tous les jours à partir de midi. Le « libraire en chambre », c'est le petit collectionneur que vous pouvez rencontrer chez lui sur rendez-vous. Pour ouvrir boutique, il faut accumuler un fonds, au moins 10 000 titres.

Retour rue Saint-Denis, au 4687 où « Le comptoir du livre » se distingue par une vitrine dans laquelle *La doc-*

*trine spirituelle de soeur Elisabeth de la Trinité* voisine *Les jardins de Saint-Augustin* et *L'Eucharistie dans l'art*. La couleur est annoncée. Au fond de la petite boutique, sous sa branche de rameau séchée, Jésus crucifié penche une tête lourde sur un stock dense et un peu vieilli où je vois, entre autres, les deux tomes de Saint Alphonse Marie de Liguori sur *La véritable épouse de Jésus*. Ici, c'est surtout le vieux fonds catholique, que connaît par coeur madame Larose. Dieu premier servi d'accord, mais je vous dirai aussi que j'y ai déjà fait de belles trouvailles en poésie.

Retour côté ouest et ombre de la rue, au 4440 où Guérin se spécialise dans les fonds scolaire. Manuels en tous genres, échange, reprise... Ici transitent les premiers livres que l'on connaît dans sa vie, ceux dans lesquels on a dessiné, irrévérencieux, des moustaches et des lunettes aux auteurs.

Retour côté soleil de la rue où, sous une enseigne de bronzage justement, Le Litté — numéro civique 4321a — occupe une niche à part dans le marché de l'occasion.

Pourquoi ce nom? « Litté, c'est la rature de la rature », répond Gilles Beaubien, la jeune trentaine, autodidacte — un secondaire fort — l'un des trois aventuriers qui ont ouvert ce petit local en mai 90. Le Litté, c'est en fait le signe d'une évolution dans le marché de l'occasion, quelque chose comme un certain haut de gamme: littérature, arts, philosophie, sciences humaines. Et ça marche. « C'est encourageant, en un an, dit Gilles Beaubien, on a presque doublé notre objectif. »

L'espace est restreint et la sélection rigoureuse. Comment s'approvisionne-t-on ainsi en bons livres? Tous les libraires d'occasion ont à peu près les mêmes recettes: éculer le stock du Colisée du livre et le revendre plus cher, acheter les « services de presse » des journalistes et tomber sur quelques bonnes occasions. Par exemple, le professeur de philosophie qui vend sa bibliothèque pour voyager ou encore — cas authentique, me jure Gilles Beaubien — le prof de français mort du cancer à 42 ans et dont le fils héritier décide de liquider la bibliothèque. Autre cas intéressant: le changement de vie. Quand un *Jesus freak* vire capot, il aboutit fatalement chez le bouquiniste.

En quittant Le Litté pour reprendre la Saint-Denis vers le sud, une bifurcation est possible par la rue Mont-Royal, plein est. Après l'Échange, La Bouquinerie et une succursale du Colisée du livre, de nouvelles vitrines m'ont été signalées par les amateurs. Aventuriers ne pas s'abstenir.

L'Échange, 3694 Saint-Denis toujours, connu de tous, ouvert depuis 15 ans, pas mauvais en sciences humaines et en philosophie, je le sais, et en érotisme m'assure-t-on. Yves Charbonneau, un des quatre propriétaires, aime à penser que sa place fait « plutôt intellectuelle ». « Des Guy des Cars et des Henri Troyat, vous n'en verrez pas ici ». Bien. Mais pour Troyat, c'est peut-être un peu injuste, non?

Qu'il se console en pensant qu'un jour ou l'autre on retrouve la faveur des libraires et du public comme ces latins-grecs qui reprennent des

Voir page D-2: Livre

## Quand Toronto a des langueurs d'Italie

### NINO RICCI

Françoise Guénette

**L**A A un nom qui claque, un nom de parfumeur ou de couturier milanais, et sur les photos promotionnelles de son livre *Les yeux bleus et le serpent* la belle gueule taciturne d'un Giancarlo Giannini. Ne vous y fiez pas. Le vrai Nino Ricci, 32 ans, fils d'immigrant italien né et élevé à Leamington, Ontario, est un grand jeune homme souriant, à la fois dégingandé et robuste, qui arrive en jeans et veston noirs, chemise orange rayée, cheveux longs sur le col. Prêt à vous séduire en douceur, dans un français plus qu'honorable, à l'accent... italien.

Pour *Lives of the Saints*, son premier roman, Ricci recevait en 1990 le prestigieux Prix du Gouverneur général. Traduit en français (admirablement) par Anne Rabinovich, muni d'un titre « moins religieux et plus symbolique », *Les yeux bleus et le serpent*, l'ouvrage poursuit au Québec une opération de charme amor-

cée en France. Mais comment ne pas céder à la petite voix de Vittorio Innocente, et à l'esprit frondeur de sa mère Christina?

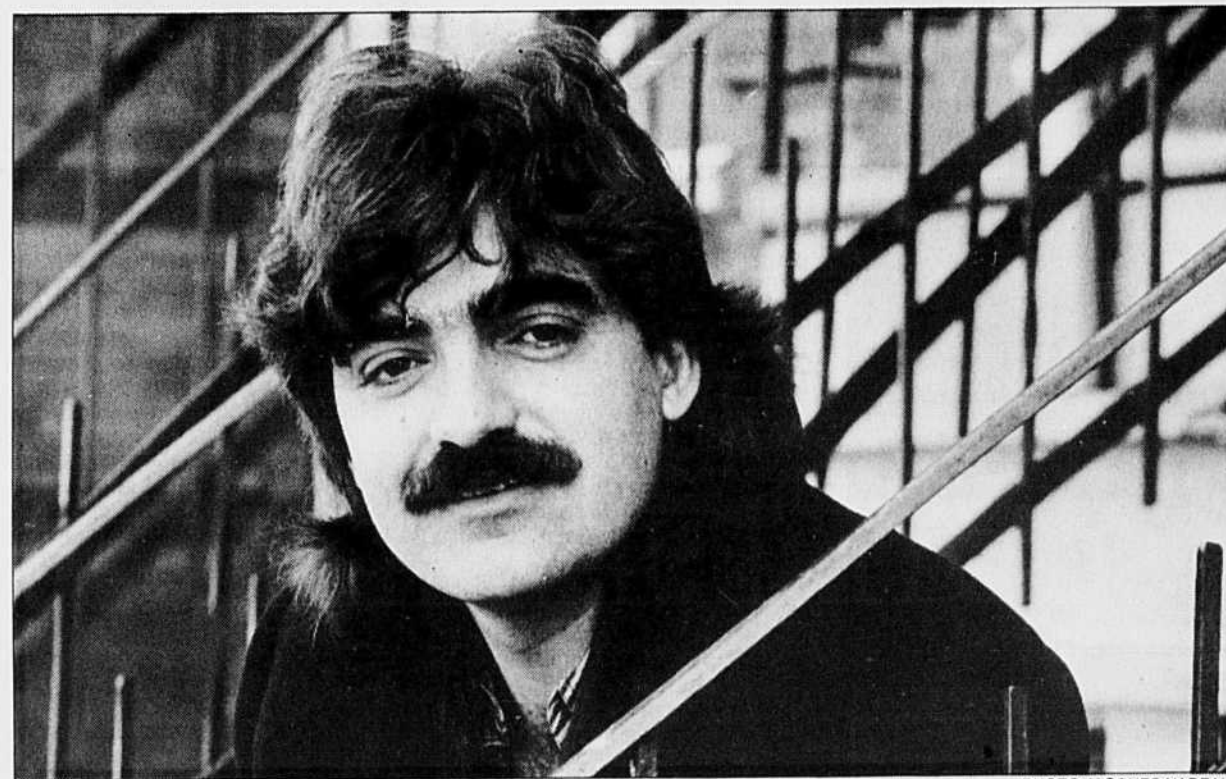
L'histoire commence un jour fatidique de juillet 1960, alors qu'un serpent vert mord Christina à la cheville, dans l'étable où elle recevait un homme aux yeux bleus. Un autre homme que le père de Vittorio, parti en Amérique depuis quatre ans déjà. Le mauvais sort s'abat désormais sur elle, dans ce petit village du Mezzogiorno saigné de ses mâles par l'émigration, en proie à l'invidia - l'envie - et aux ragots, aux superstitions et à l'hypocrisie.

On a vu dans *Les yeux bleus et le serpent* un roman initiatique, l'adieu à l'enfance de Vittorio. Pour Ricci, l'héroïne, c'est plutôt Christina et « le coeur du roman, c'est le conflit entre la moralité personnelle et la moralité collective ». Une moralité répressive à laquelle Christina n'échappera pas. C'est pourtant une femme déterminée. « Et typique, dit Ricci, des

femmes italiennes. On voit l'Italie comme un pays misogyne, macho. La vérité c'est que les hommes, surtout au sud, devaient partir travailler dans le nord, en Amérique, dans la ville voisine... et que les femmes ont pris le pouvoir, au moins dans la famille. La misogynie vient de la peur des hommes, incapables d'exercer leur rôle de chef de famille. »

C'est Rita, la petite orpheline débarquant à Halifax en plein hiver, que Ricci a d'abord imaginée, il y a plusieurs années. Il a ensuite construit autour d'elle, et écrit, une trilogie dont *Les yeux bleus...* est le premier volet. *A Glass House*, prévu pour le printemps 1993, racontera la vie de Vittorio au Canada, et contiendra plus d'éléments autobiographiques. Le dernier volet, toujours par la voix du frère, décrira Rita. « J'ai commencé avec l'idée du troisième et puis je suis retourné en arrière: la mère a été créée par la fille. Rita, comme Vittorio, c'est une partie de

Voir page D-4: Ricci

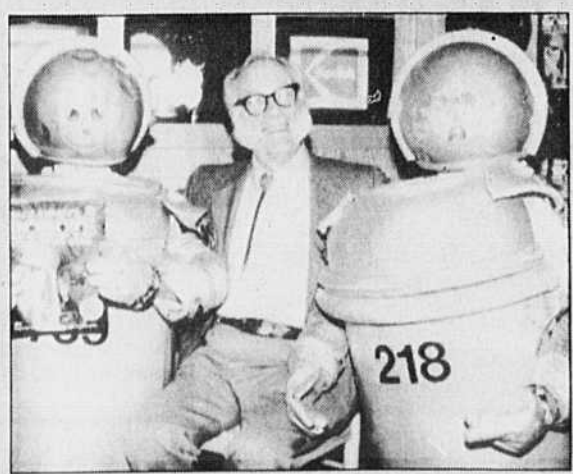


Nino Ricci PHOTO JACQUES NADEAU

Isaac Asimov 1920-1992

**L'**évolution des grands empires galactiques, les lois de la robotique régissant les humanoïdes pourvus de « cerveaux posttroniques », tels sont quelques uns des thèmes explosifs développés par Isaac Asimov au long d'une oeuvre aujourd'hui classique. Norbert Spehner, fondateur de la revue de science-fiction *Solaris* et spécialiste de robots et vaisseaux spatiaux en tous genres, analyse la prose fantastico-futuriste du grand écrivain Américain d'origine russe disparu lundi dernier.

D-5



La nouvelle comme genre choc

**J**EAN PIERRE Girard est un brillant nouvelliste de la relève québécoise. Trente ans, doté d'une voix syncopée et d'un style incisif qui va à l'essentiel, sans détours, le jeune homme pose un regard de fin de siècle sur ses contemporains, « ces gens trop pressés pour occuper l'espace qu'il traversent, comme des balles de fusil », précise l'écrivain. Il vient de publier à l'instant même le recueil de nouvelles *Espaces à occuper*. Odile Tremblay l'a rencontré.

D-4



24,95 \$

## Françoise Giroud

Jenny Marx

OU

la femme du diable

Un portrait serré et complexe de cette inconnue, Madame Karl Marx.

Collection «elle était une fois»



ROBERT LAFFONT

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Regard intérieur



**Odile Tremblay**  
▲ Entre les lignes

VOUS me direz qu'au cinéma, le thème était déjà dans l'air. On n'a qu'à se référer au film *Proof* de l'Australienne Jocelyn Moorhouse et à *Jusqu'au bout du monde* de Wim Wenders. Ces deux cinéastes sont venus extirper la cécité de son trou noir, substituant à l'écran opaque de la perception aveugle une vision autre, recrée, intérieure.

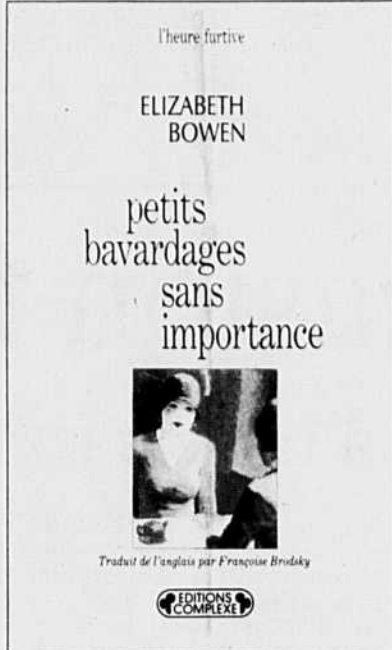
Tout comme le héros du film de Moorhouse, Evgen Bavar est un photographe aveugle. D'origine slovène, il habite Paris, la ville de ses études d'esthétique et de philosophie. Dans un livre fort troublant *Le voyeur absolu* (illustré de ses photos non moins troublantes), l'artiste rend témoignage d'une vision nouvelle, née de la perte de sa vue à onze ans. « Qu'est-ce donc qu'un regard ? demande-t-il. C'est peut-être la somme de tous les rêves dont on oublie la part de cauchemar quand on peut se mettre à regarder autrement. Et puis les ténèbres ne sont qu'une apparence (...) » Sous sa plume, naissent d'étranges associations d'idées, souvent très belles, appelant au glissement des

sens, comme l'ont jadis tenté les poètes. Rimbaud ne cherchait-il pas à donner des couleurs aux voyelles et Baudelaire à trouver des correspondances entre parfums, couleurs et sons ? Evgen Bavar fait basculer les frontières qui isolent les modes de perception du monde. « Je connais une femme dont la voix est si bleue qu'elle réussit à mettre de l'azur sur un jour que je sais gris d'automne ». Ou encore « Bien que j'aie beaucoup de miroirs chez moi, par amour du paradoxe, je préfère chercher mon image dans la voix de mes interlocuteurs et de mes amis. » Et si la vue n'était elle aussi que chose mentale...

☆☆☆

On sait que la nouvelle, tel le plum pudding, n'est jamais mieux cuisinée qu'en pays anglo-saxon, on sait aussi que les femmes excellent à sa confection, comme elles excellent aussi en ces îles brumeuses dans le roman policier où, d'Agatha Christie à P.D. James, des dames tout ce qu'il y a de plus respectables et collet monté, se révèlent les reines incontestées du crime sanguinaire.

L'Irlandaise Elizabeth Bowen procède de ces deux traditions, assassine à ses heures, brillante nouvelliste surtout. On l'a comparée aux plus grands romanciers de sa génération (elle est née en 1899 et morte en 73), à Aldous Huxley et à Henry James. Ses nouvelles, dont elle maîtrise la mécanique



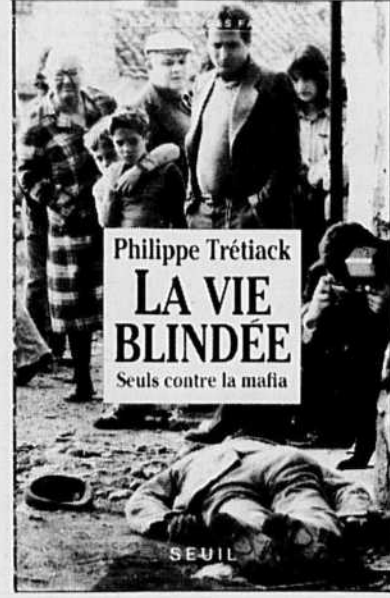
implacable, sont des perles de concision et de finesse psychologique avec des accents rappelant parfois la prose de délicate de Katherine Mansfield. *Petits bavardages sans importance*, le titre résonne comme un ouvrage de dames (dans la collection l'heure furtive). Mais attention ! Nul n'en sort indemne, surtout pas le milieu rigide, bien pensant, bourgeois, suffoqué, mourant qu'elle s'amuse à

décortiquer sans pitié. Le recueil vient d'être traduit en français, neuf récits composés entre 1923 et 1944 qui nous révèlent les dessous douteux de la haute gomme londonienne ou de province, cachée derrière son paravent de conventions sociales.

Il faut lire *Maria*, récit diabolique d'une perverse petite orpheline s'amusant à persécuter un inoffensif pasteur, ou *Ann Lee*, l'histoire de ces dames caquetant chez la modiste à l'heure où la passion et l'insolite déchirent les carcans des choses qui se font. Sous ces bavardages sans importance, surgissent des détresses immenses, des morts toutes proches, des tragédies d'amour, plus intenses parce que venues d'une société englobante, encore engoncée dans ses corsets victoriens. Il y a une horreur qui ne se savoure qu'au passé et à la sauce anglo-saxonne. Mais plus que tout, c'est le style d'Elizabeth Bowen qui éblouit. Des nouvelles, elle en a composées toute sa vie, goûtant leur force d'impact quand chaque mot compte et que nul grain de sable de peut se permettre d'enrayer une montée dramatique jouée en quelques pages. En cette Irlandaise du passé, on salue un maître indétrôné du genre.

**Le voyeur absolu**, Evgen Bavar, Seuil, 1992, 124 p.  
**Elizabeth Bowen, Petits bavardages sans importance**, Éd. Complexes, 1992, 123 p.

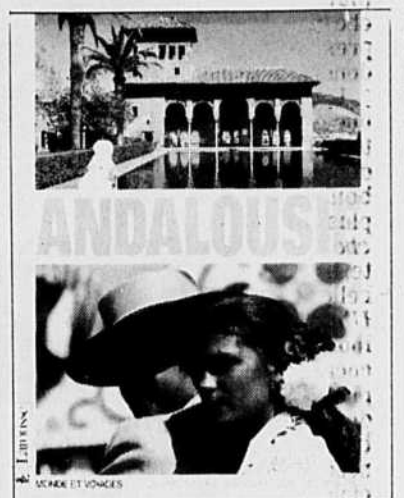
## LA VITRINE DU LIVRE



### LA VIE BLINDÉE

Philippe Trétiack  
Seuil  
263 pages  
AU MOMENT même où Tahar Ben Jelloun nous propose un récit sur les coutumes sombres et violentes de la mafia, voilà qu'un journaliste — Philippe Trétiack — nous explique, en plus de 260 pages, pourquoi et comment la « mafia » est une gangrène qui mine l'Italie. Page 125 : « Chaque jour, les journalistes ne cessent de nommer ouvertement les mafieux, les chefs de gang, de clan ou de famille. Leurs noms s'évalent en gram, affublés des raisons sociales des entreprises qu'ils dirigent et des noms de leurs associés, tout aussi mafieux qu'eux ».

été au centre de tous les drames qu'ont marqué l'histoire de la vieille Europe du début du siècle à l'avènement de Khrouchev au Kremlin. Écrire sur Ehrenbourg, c'est décrire UN destin. Une légende. C'est ce qu'a accompli Lilly Marcou, directeur de recherche à la fondation des sciences politiques à Paris. Page 241 : « En 1946, Ehrenbourg croit plus que jamais dans le régime soviétique. La victoire sur le IIIe Reich l'a convaincu davantage de la viabilité d'un système qu'il sert depuis longtemps, Staline faisant partie intrinsèque de cette victoire ».



### ANDALOUSIE

Col. Monde et voyages  
Larousse  
157 pages  
DANS son introduction, l'excellent écrivain Michel del Castillo note : « À qui désire déchiffrer la réalité andalouse, laquelle est d'abord un style, une manière d'être au monde, à qui souhaite aller au-delà des apparences et du folklore, l'initiation se révèle indispensable. La réalité andalouse se présente partout codée, énigmatique, chargée de symboles. » L'Andalousie, c'est le sud de l'Espagne. L'Andalousie est plus proche de Tanger au Maroc que de Madrid. L'Andalousie, c'est l'Afrique du nord de l'Espagne. C'est magique.

## LA VIE LITTÉRAIRE

### Serge Truffaut

POUR la sixième édition du Grand Prix du livre de Montréal, la Commission d'initiative et de développement culturels (CIDEC), 425, place Jacques-Cartier, Bureau 300, Montréal (Québec), H2Y 3B1. Tél. : (514) 872-4629 ou 872-1162.

**Paragraphes**  
LE 6e NUMÉRO de la revue *Paragraphes*, revue liée au département d'Études françaises de l'Université de Montréal, propose « une dizaine de travaux composés dans le cadre du Séminaire pluridisciplinaire *Rhétorique du texte/Rhétorique de l'image* (Univ. de Montréal) et de l'atelier offert sous ce titre lors du Congrès annuel des historiens d'art des universités canadiennes. » Cette revue, on s'en doute, a un ton « très » universitaire. C'est une revue confectionnée par des chercheurs et qui s'adresse surtout à des chercheurs. Exemple ? Page 41 : « Nous croyons pouvoir dire que si les expressions faciales expriment peu les émotions, certaines attitudes corporelles remplissent cette tâche : par exemple, l'attitude de Thésée

pour son livre intitulé *Passages*. Les formulaires d'inscriptions sont disponibles au : Secrétariat du Grand Prix du livre de Montréal, Commission d'initiative et de développement culturels (CIDEC), 425, place Jacques-Cartier, Bureau 300, Montréal (Québec), H2Y 3B1. Tél. : (514) 872-4629 ou 872-1162.

s'adressant aux princesses, le geste du don du fil et son acceptation, l'attente de sœurs pendant le combat ou encore l'attitude du Minotaure lorsqu'il est capturé. Signalons l'importance qu'ont prise les femmes dans l'exploitation du thème et leur lieu propre de représentation : Pasiphaé dans les ouvrages moraux, Ariane en peinture et en musique, et Phédre au théâtre ; importance aussi du Minotaure ou du labyrinthe, mais très rarement du héros lui-même ».

**Prix Renaudot**  
LE JURY Renaudot vient de rendre publique sa première sélection pour le prix qui sera attribué en novembre. La voici : *Le censeur* de Jean-Marie Barnaud ; *La Femme sans visage* de Rabah Belamri ; *Madame Satan* de Serge Bramly ; *Haussmann m'empêche de dormir* de Gilles Carpentier ; *La maison d'Esther* d'Yves Dangerfield ; *Un cavalier à la mer* de Gérard Guégan ; *L'âge de Pierre* de Paul Guimard ; *Sang d'Éric Jourdan* ; *Le premier siècle après Béatrice* d'Amin Maalouf ; *Tendre Julie* de Michèle Rozenfarb ; *Le Tarbouche*

de Robert Solé, et *Les nuits Racine* de François Taillandier.

**Littératures actuelles**  
AU SOMMAIRE de l'émission *Littératures actuelles*, demain à 14h 30 sur les ondes du réseau FM de Radio-Canada, on propose : des lectures de *Regardez la neige qui tombe* de Roger Grenier par Jacques Brault ; *Comme un roman* de Daniel Pennac par Claude Blouin ; *Dans la maison du sphynx* de Denis Roche par Jean-François Chassay, et *L'art de la faim* de Paul Auster par Réjane Bougé. Au cours de la deuxième partie de cette émission, Suzanne Giguère s'entretiendra avec l'écrivaine algérienne Assia Djébar.

### MONTRÉAL EN PROSE 1992-1992

Anthologie présentée par Nathalie Fredette  
L'Hexagone  
507 pages  
LA VILLE de Montréal fêtant son 350e anniversaire, il était normal que le monde de l'édition y accorde une attention plus que particulière. Après l'histoire de Montréal de Paul-André Linteau, voici le Montréal « littéraire ». *Montréal en prose* est en effet un regroupement de textes écrits par une cinquantaine d'écrivains francophones et anglophones tels que Hubert Aquin, Michel Tremblay, Jean Basile, Lionel Groulx, Mordecai Richler, André Major et plusieurs autres. Tous ces textes sont augmentés d'une présentation signée par Nathalie Fredette.

### LE KENYA LA TANZANIE

Col. Monde et voyages  
Larousse  
157 pages  
UNE MASSE d'informations, des dizaines de photos et ce coup de cœur de Sylvie Ferrand-Mignon : « Au bout de quelques temps, nous commençons à les distinguer les uns des autres, à repérer leur ethnie : la grâce élanée du Nilotique au teint clair s'opposant à la rusticité sombre du Bantou. Le problème est que ces hommes bougent, aucun hexagone ne les limite, tout est migration. Ce qui distingue tel groupe de tel autre, ce n'est pas la région qu'il occupe, c'est son dialecte, sa culture, son histoire, ses rites ; mais la gaieté règne dans tous les villages ».



### LE TARBOUCHE

Robert Solé  
Seuil  
413 pages  
LES 17 premières années de sa vie, Robert Solé les a passées en Égypte. Il est né au Caire. Ainsi que son prénom l'indique, Solé n'est pas musulman. De fait, au centre de son roman, on ne s'en étonnera pas, évoluent des chrétiens, des chrétiens très francophiles. Les chrétiens d'hier, ceux qui vivaient à cheval sur deux, voire trois mondes. Le début ? « Ce matin à dix heures et demie et cinq, le sultan est venu au collège. J'ai récité devant lui *Le Laborneur et ses enfants*. Il m'a félicité ».

### L'ENCLOS

F.J. Temple  
Actes Sud  
159 pages  
F.J. TEMPLE est né à Montpellier, patrie de Léo Malet, Auguste Comte et Juliette Gréco. Il est traducteur de Miller, Durrell et Thomas Hardy. *L'Enclos* est son troisième roman. « L'autobiographie est du plus pur roman » souligne-t-il au début de son ouvrage. Page 28 : « Je ne pouvais m'empêcher d'entendre en moi monter la plainte de celui qui, depuis longtemps, m'avait ouvert la route des forêts du Nouveau-Monde ».



Le Colisée du livre porte bien son nom : du livre à la tonne... Il faut fouiller...

### ◆ Livre

points au palmarès, selon François Pelletier, éminente parlante à la librairie De Retour, 3864 même rue. Au moment où j'arrive, un jeune homme déballe ses livres sur le comptoir. Examen vite fait. « *Le singe nu*... Ha, non, j'en ai une pile. *Les bons sentiments*... je l'ai trois fois. » Etc. Vente zéro. Le jeune homme prend le chemin du Colisée du livre, là on ne fait pas de sélection... ni non plus les meilleurs prix. C'est juste, non ?  
Allais-je oublier la bande dessinée ? Meuh non ! Au 3882, Dédé se pète les bretelles avec le titre de seule librairie en Amérique à faire de la BD européenne de collection. C'est qu'ils sont sérieux ! Croirez-vous que l'on m'y a fait effleurer un *Tintin au Congo* coté à 350 \$ ?  
Pause café aux Galeries, dernier arrêt rue Saint-Denis, au Bidonville, dans la côte, un peu de tout et le sourire timide de Mlle Wozniakowska, propriétaire des lieux depuis six ans.

Enfin le Colisée du livre, 1700 rue Berri, terminus de l'occasion en face des autobus, trois magasins à Montréal, un à Québec, des livres à la tonne, tout, n'importe quoi, il faut fouiller et on aime ça. Un choix de poche complet, du roman, du manuel scolaire, de la BD pas chère, de la religion-spiritualité et il paraît que ça marche.

Ce n'est pas évalué au poids mais presque. Puis ça prend vite la direction des rayons qui sont à géométrie variable : un arrivage abondant en histoire entraîne aussitôt un agrandissement de rayon.  
Et puis oui, c'est vrai, la gérante, Johanne Boulet le sait, les autres libraires d'occasion s'approvisionnent chez elle. Le jour de ma visite, j'y ai vu le dernier Angelo Rinaldi, NRF authentique, (*La confession dans les collines*) à 6,99 \$, état neuf. Cela

pourrait valoir son 10 \$ à mon avis chez un bouquiniste « un peu intellectuel »...

Terminons cette promenade au royaume de Michel Leduc — *La Québécoise* et *Tranquille* — rue Amherst, juste au nord de Sainte-Catherine, 24 ans dans le livre d'occasion. Spécialité : science fiction, essais, policier, poche, Harlequin, 350 titres en poésie québécoise « qui ne marchent pas du tout... faudrait prendre une mitrailleuse pour que le monde achète ça ». Mais l'ésotérisme lui marche tout seul... la nuit aussi peut-être.

Un copain m'assure que c'est aussi l'endroit pour le policier. Il lui faut sa dose deux fois par semaine et ne veut pas payer cher. Pour 1,50 \$ à 3 \$ il satisfait son vice. Voilà, vous n'avez plus de raison de pratiquer la vertu.

# LE DEVOIR

## Service de Publicité

842-9645

Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences  
Département de littératures et de langues modernes

### Cours de langues

SESSION INTENSIVE — PRINTEMPS 1992  
DU 11 MAI AU 30 JUIN

ALLEMAND  
ESPAGNOL

ITALIEN  
LATIN

Frais d'inscription :  
cours de 45 heures (3 crédits) : 200 \$  
cours de 90 heures (6 crédits) : 400 \$

Renseignements :  
Département de littératures et de langues modernes  
3150, rue Jean-Brillant  
Bureau C-8086  
☎ (514) 343-6222

**INVITATION**  
VLB éditeur  
en collaboration avec *Le Devoir*  
vous invite cordialement  
au lancement du livre

**KEEPSAKE I**  
de  
**JEAN BASILE**

Le mercredi 15 avril 1992  
de 17 h à 19 h  
au journal *Le Devoir*  
211, rue du Saint-Sacrement  
Montréal, Québec  
(métro Place d'Armes)

Quelques amis, proches et collègues apporteront des témoignages et partageront leurs souvenirs de l'auteur récemment décédé

R.S.V.P.  
Luc Quintal  
(514) 523-1182.



Lilly Marcou  
Plon  
378 pages  
TOUR À TOUR poète, romancier, journaliste, combattant dans l'Armée Rouge, Ilya Ehrenbourg aura

**LES MÉDICAMENTS, FAUT PAS EN ABUSER!**

Santé et Services sociaux  
Québec

**CARON LIBRAIRE**  
LA OÙ VOUS RISQUEZ LE PLUS DE TROUVER plus de 100 000 titres sur tous les sujets  
1246 rue St-Denis

**DONNEZ DÈS AUJOURD'HUI!**  
Juste un petit coup d'...

AUGMENTEZ VOS CHANCES DE LUTTER CONTRE L'ENNEMI NUMÉRO 1

440 boul. René-Lévesque Ouest, bureau 1400  
Montréal (Québec) H2Z 1V7  
Tél. : (514) 871-1551 ou 1-800-361-7650 (ligne sociale)  
Télex : (514) 871-1464

**L** le plaisir des  
**livres**

## Fini l'ennui !

### LA DOUCE REVANCHE DE MADAME THIBODEAU

Carole Tremblay  
Éditions Gallimard  
Coll. Page blanche, 1992, 239 pages.  
Yolande Lavigneur

UNE QUÉBÉCOISE publiée chez Gallimard. Ça n'arrive pas tous les jours, mais avant de crier d'entrée de jeu au chef-d'oeuvre, sachez que son manuscrit fut d'abord refusé par trois maisons d'édition d'ici dotées habituellement d'un certain flair. Prudence ! Surtout que bien des romans de la collection « Page blanche » ne valent pas l'emballage et le prestige dont ils sont parés. Attendez d'avoir lu.

Le diagnostic ? Une vraie fête ; une histoire pétillante et inattendue, un peu comme ces minis bonbons du dépanneur qui vous éclatent dans la bouche, sauf que ça goûte bon en plus. L'écriture de *La douce revanche de Madame Thibodeau* est alerte, imagée, maîtrisée, un peu comme celle d'Alfred Jarry qui écrit son *Ubu Roi*, à 15 ans... et éblouit le monde littéraire par la verdeur et la cocasserie de son langage. Ici, on applaudit au sens de la mise en scène et de la repartie, à cette écriture en trois dimensions : théâtrale, romanesque et, mine de rien, psychosociologique.

Le personnage principal, Madame Thibodeau, en a tellement marre de la solitude que, n'ayant plus rien à perdre, elle troque l'ennui contre le risque. L'auteur lui fait dire avec humour : « Croyez en ma vieille expérience : rester seul, ce n'est pas sain, Monsieur Robert. Il faut parler sinon on pense, et quand on pense il nous vient parfois de ces idées... »

Les réflexions intérieures des personnages, rapportées par l'auteur narratrice omnisciente, sont tellement justes qu'en plus de s'en faire un portrait extérieur détaillé, un brin caricatural, le lecteur développe le sentiment de connaître chacun d'entre eux par coeur, dans les tréfonds

de ses retranchements intimes. Ce Père blanc d'Afrique « qui a un talent naturel doublé d'une volonté altruiste d'aider les indécis et les timides qui en sont toujours à se demander s'ils ont bien fait, s'ils doivent ou s'ils peuvent », oui, ce Martial qui prend en charge la culpabilité, le doute et la marge d'erreur relie tout le monde à sa suite, même un timide comme Robert Santerre, si habilement créé et bousculé par les personnages plus accueillants et actifs du roman.

Une fois pris dans l'engrenage et la folie trépidante engendrés par l'interaction de ces acteurs hétéroclites, le lecteur a envie de les accompagner jusqu'au bout, quoiqu'il adienne, quitte à se cogner le nez à regret sur la page de garde de la fin. Une aventure sans allure mais dans laquelle on ne regrette pas une seconde de s'être laissé embarquer. Un récit bien construit : le rideau tombe à pic sur la fin de chaque chapitre et l'intrigue repart en trombe au début du suivant. Comme dit Martial au consciencieux Robert pour l'empêcher d'aller travailler : « Aujourd'hui est annulé. C'est une journée qui ne compte pas. Elle est partie en fou, elle va finir en fou ». On pourrait en dire autant de ce roman qui n'a cependant rien d'une fiction « qui ne compte pas ».

Conclusion : mieux vaut miser sur le talent et le pouvoir de séduction d'une auteure que d'essayer de lui cibler un public précis. C'est la leçon à tirer de la politique éditoriale jeunesse de Gallimard. En tous cas, merci Carole Tremblay, l'hiver est long cette année et ça faisait un bout de temps que je ne m'étais autant amusée ! Espérons que plusieurs lecteurs adultes et adolescents pourront aussi profiter de cette douce revanche de Madame Thibodeau qui, derrière son petit air naïf, en dit long sur le problème de la solitude vécue à tout âge et sur le plaisir de développer des complicités même avec des personnes qui, comme disent les jeunes, « n'ont vraiment pas rapport ».

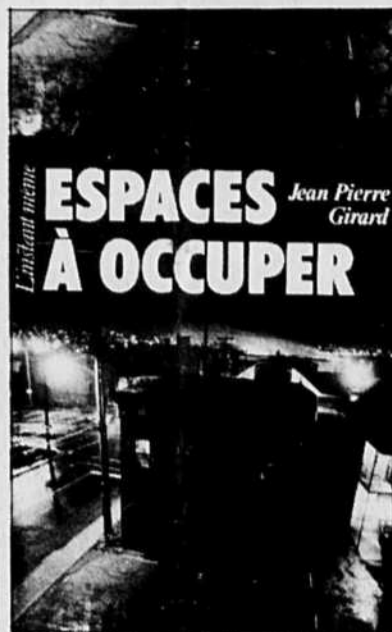
### ESPACES À OCCUPER

Jean Pierre Girard  
L'Instant même  
1992, 172 pages  
Louis Cornellier

PARCOURANT les *Espaces à occuper* de Jean Pierre Girard, cette réflexion du philosophe roumain Cioran ne cesse de m'interpeller : « Il n'est pas élégant d'abuser de la malchance ; certains individus, comme certains peuples, s'y complaisent tant qu'ils déshonorent la tragédie ». Ensuite, deux questions, la seconde étant le corollaire de la première : qu'y a-t-il de mal à déshonorer la tragédie ? N'est-ce pas ce à quoi tous les humains, englués dans le perpétuel malaise auquel les voue leur condition, travaillent ? Occuper l'espace voudrait donc dire cela : prendre la vie à bras-le-corps, ne rien en attendre, et la secouer jusqu'à ce que la dérision s'insinue au coeur du désastre.

Jean Pierre Girard s'y risque. Ses personnages, tous paumés, vivent accrochés à leurs fantômes, mais ils savent manier l'art du détachement avec une maîtrise qui n'exclut pas toujours la tentation cabotine : « En vadrouille, je pense, c'est-à-dire sur la go, je pense, c'est-à-dire qu'elle errait, comme vous, comme moi, et s'en crissait, comme vous, de moi ». La causticité se fait plus efficace quand le nouvelliste cesse de se regarder écrire : « À l'aube, laissez-vous défoncer par l'évidence que Saint-Exupéry était une pourriture, un fumiste, un bel hostie, et que dans son cas, l'immortalité artificielle conférée par la publication prend des airs de cataclysme pour l'espèce humaine : un virus dont on ne dénombre plus les victimes candides naïves innocentes dans tous les sens ». Plus

## La vie à bras le corps



loin : « Profitez d'une absence prolongée de votre compagne pour former un cercle de pierres blanches dans la cour arrière, incendiez son exemplaire du *Petit P.* en même temps que votre enfance, épilucher ses vieux journaux intimes et vous prendre pour le Tout-Puissant pendant que vous y êtes ». J'ajouterais : remercier Jean Pierre Girard pour le tour de force que constitue sa nouvelle intitulée « Manuel d'abandon (?) de carrière (?) ». Ce n'est pas tous les jours que l'on joint deux fois en moins de 20 minutes.

*Espaces à occuper* comprend trois grandes parties composées de cinq nouvelles chacune : « L'imposture » présente des situations dominées par la dérive intérieure, « Déroutes » propose une analogie entre ce premier aspect et un monde routier lui aussi propice aux « nowhere » et, pour terminer, « La posture » offre des personnages qui, même si mieux

campés, n'en restent pas moins en proie à la divagation.

Trois grandes catégories de ton, qui ne correspondent en rien à la première classification, y sont identifiables : une *vaporeuse*, sous laquelle on peut regrouper les textes qui nous glissent entre les doigts faute de transparence (« L'écoute active », « La virtuelle », « La scène de la puff » et « La penderie ») ; une *cynique et virtuose* qui combine l'extrême ironie et l'excès formel (« Manuel d'abandon (?) de carrière (?) », « L'effigie oubliée » et, dans une moindre mesure, « Soirée barattée ») ; une *songée* où, pour créer les atmosphères, Girard fait appel à une conjonction des éléments contenus dans les deux autres catégories (« 343 Nord », « La Femme-Subaru », « L'élu », « L'idylle », « À la merci » et « La maîtresse de mon père »). Deux nouvelles échappent au classement : « La nuit où il devint un homme » et « Amants ». Plus nuancées et introspectives, elles évitent l'abstraction des *vaporeuses*, mais refusent aussi les pirouettes des *cyniques et virtuoses* : « Car s'il est exact qu'ils se cabrent violemment sous l'orgasme, l'amour est tout de même déjà dans leurs yeux liquéfiés, lancé depuis un long moment sur son imprévisible trajectoire, et sur son erre l'amour va, les entraîne, laboure le sel et dépêche l'écume, enfonce pour eux les portes de la mer ». Troisième jouissance.

Si mes critères me portent à pencher du côté des *cyniques et virtuoses* (le style oral et l'utilisation magistrale que fait Girard des régionalismes dans « L'effigie oubliée » méritent de vifs applaudissements) et à tourner le dos aux *vaporeuses*, cela ne signifie toutefois pas que les *songées* me laissent indifférent. De belles réussites, plus particulièrement « 343 Nord » et « La Femme-Sub

aru », se remarquent aussi de ce côté.

Recueil inégal donc (le contraire, sauf dans l'échec, est-il seulement possible ?), mais qui déborde de style et de tempérament. Comme l'a déjà écrit Angelo Rinaldi, le prince de la critique française, « ce qui m'importe, ce n'est rien d'autre que les livres, avec leur musique et leur voix ». Celles que Girard nous donne à entendre possèdent une rare qualité : elles sont personnelles. Ça suffit parfois à occulter bien des défauts.

## Entre Harlequin et psycho-pop

### J'ai un beau château...

JANIK TREMBLAY

nouvelles



### J'AI UN BEAU CHÂTEAU...

Janik Tremblay  
Québec/Amérique  
1992, 184 pages

Louis Cornellier

À une journaliste qui lui demandait de formuler ses impressions au sujet du célèbre téléroman *Scoop*, Robert Lévesque a fourni le commentaire suivant : « (...) J'aurais préféré que la série soit moins spectaculaire. Les meilleurs films sont parfois bâtis autour d'histoires complètement banales ». Les films d'Eric Rohmer peuvent servir de démonstration. Plusieurs réussites littéraires (je pense, entre autres, à la très belle *Dentellière* de Pascal Lainé) doivent aussi leur succès à un certain minimalisme thématique qu'elles ont su traiter avec intelligence et sensibilité. Toutefois, il convient de ne pas oublier que la justesse de la remarque n'entraîne pas sa généralisation. Souvent porteuse de vérités profondes et universelles, la banalité ne constitue pas pour autant une panacée toujours efficace à contrer l'ennui

qu'elle contient. Combattre le mal par le mal est une chose. Le vaincre en est une autre.

Les figures féminines qui peuplent l'univers de Janik Tremblay pataugent dans le gris du monde. Les hommes qu'elles croisent ressemblent plus à des fantômes qu'aux individus entiers et tourmentés qu'ils sont pourtant. Réduits au rôle de figurants très secondaires par des femmes pensant et agissant dans un univers autre que celui de la liberté à conquérir, ils servent de moyen à celles qu'obsède la recherche sans cesse reconduite des fins. Le message implicite qui se dégage du titre chantant du recueil, *J'ai un beau château...*, se présente donc comme le renversement d'un certain machisme jadis si fort prisé : en effet, les châteaux n'apparaissent qu'une fois l'intrus évacué du chemin.

Des 15 nouvelles qui composent le recueil, huit répondent à ce schéma simpliste. La passagère gentillesse du ton cache mal le dégoût qu'inspirent à Janik Tremblay les hommes qu'elle met en scène : ils parlent peu, trompent leur femme, restent froids au désir pur mais passionné de leurs partenaires amoureuses, etc. À lire ces portraits, on comprend l'envie qu'ont les femmes de se tirer. Dans la plupart des cas, la séparation, qui est, ne l'oublions pas, une libération, se fait en douce. Or, la monstruosité étant parfois totale, certains cas-problèmes exigent la méthode forte : « Elle sort du lit, ramasse un gros

éclat de verre. Elle s'approche, le prend dans ses bras. Il enfouit sa tête fatiguée au creux de son épaule. Elle appuie le morceau de verre contre sa peau et, rapidement, de toutes ses forces, lui tranche la jugulaire ». (« La chambre ») Ensuite, même si elle est loin de ma tante tirelirelire, elle peut chanter.

On pourrait s'offusquer. Les sabots sont gros et la solution excessive. C'est là pourtant, quand elle durcit le ton et fait gicler le sang, que Janik Tremblay est à son meilleur. À l'inverse, les textes — et ils sont légions — où la plume se fait discrètement naïve frôlent l'insignifiance : « Alors commençait une chorégraphie que leurs corps ne se lassaient jamais d'exécuter parce qu'ils exprimaient ce que les mots ne peuvent plus dire ». Ou encore, plus méditatif : « Les amours et les haines d'enfants, les joies et les peines d'enfants, nous oublions à quel point cela peut être déterminant ». Entre Harlequin et la psycho-pop, la difficulté de choisir tiraille.

Heureusement, l'aspect dichotomique du livre se déploie ailleurs d'une façon différente. Janik Tremblay privilégie ouvertement la quotidienneté. Or, l'excès vient parfois s'infiltrer dans la grisaille des vies ordinaires qu'elle dépeint. En introduisant la démesure au sein du rythme coutumier, répétitif et ennuyeux des existences singulières, elle confirme et contredit du même coup l'idée de Robert Lévesque pré-

cédemment exposée. Ainsi, elle contribue, probablement sans le savoir, à solidifier les bases d'une thèse qui n'a jamais été contredite : la vérité se situe dans les égarements et les fautes. La banalité n'y échappe pas, elle qui ne devient digne d'intérêt que transgressée. La littérature le prouve. S'ils refusent le débordement, les textes sont morts-nés. Des châteaux de cartes. Aussi, après le nécessaire balayage qui s'impose devant l'inutile, trois nouvelles des 15 proposées sont toujours en place : « La passion selon Germaine », « La chambre » et « Le temps d'un manuscrit ». Le reste, naïf jusqu'à l'enfantillage, s'envole.

*J'ai un beau château...* est le premier livre de Janik Tremblay. Permet-il d'espérer une suite ? Les lecteurs jugeront par eux-mêmes. Quant à moi, j'avoue avoir été séduit par le style laconique et télégraphique qui le porte. Néanmoins, j'en ressors agacé. Encombré de messages implicites qui manquent de subtilité, ce recueil confond pudeur et agressions dissimulées. La maturité corrigera-t-elle cette inélegance ? Souhaitons-le, car les vraies libérations, à trop s'afficher, se fanent.

### DONNEZ DÈS AUJOURD'HUI!



AUGMENTEZ VOS CHANCES DE LUTTER CONTRE L'ENNEMI NUMÉRO 1

Juste un petit coup d'

440 boul. René-Lévesque Ouest, bureau 1400  
Montréal (Québec) H2Z 1V7  
Tél.: (514) 871-1551 ou 1-800-361-7650 (Siège social)  
Télé.: (514) 871-1464

### Le Seuil des vingt ans

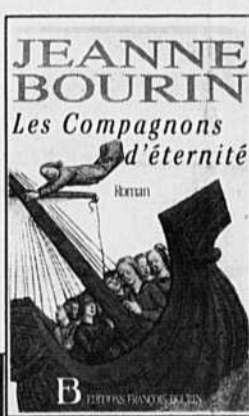
JEAN ÉTHIER-BLAIS

Ce grand portrait de la vie des collèves classiques de 1938 à 1946 est un chant d'amour qui célèbre la culture et les humanités, cette poésie de la vie.

240 pages, 20,95\$

La littérature d'aujourd'hui  
LEMÉAC

### Jeanne Bourin sera au Québec du 13 au 16 avril 1992.



Les Compagnons d'éternité

Éditions Lacombe/  
François Bourin  
360p., 24,95\$



« Ce ne sont qu'aventures qui se succèdent rapidement, qu'amours et passions vivantes, avec des mises en situation sobres, belles, provocantes, comme seule une historienne véritable peut en donner l'essentiel, sans nous égarer. »  
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

### LIBERTÉ 200

LIBERTÉ

200<sup>e</sup>! DES INÉDITS DE...

- Ariette Cousture
- Francine Noël
- Yves Beauchemin
- Yves Navarre
- Claude Beausoleil
- Christine Brouillet
- Denise Boucher
- Jean Royer
- Marie José Thériault
- Hughes Corriveau
- Louise Cotnoir
- Christian Mistral
- Lucien Franoeur
- Jean-Marie Poupart
- Louis Hamelin
- Anne-Marie Alonzo
- Noël Audet
- Jean Larose
- Heinz Weinmann
- Alexis Klimov
- Albert Brie

PASTICHES  
200

200e! DES INÉDITS DE...  
Ariette Cousture, Francine Noël, Yves Beauchemin, Yves Navarre, Claude Beausoleil, Christine Brouillet, Denise Boucher, Jean Royer, Marie José Thériault, Hughes Corriveau, Louise Cotnoir, Christian Mistral, Lucien Franoeur, Jean-Marie Poupart, Louis Hamelin, Anne-Marie Alonzo, Noël Audet, Jean Larose, Heinz Weinmann, Alexis Klimov, Albert Brie.

Je désire m'abonner (6 livraisons annuelles, 30 \$)  
Nom.....  
Adresse.....  
Ville.....  
Code..... Province.....  
**LIBERTÉ**  
C.P. 444 Outremont H2V 4R6  
Tél.: 274-5468

**LA GÊTE ARRIVÉE!**  
HUGO DOS • HUGO WINDOWS • HUGO MAC • LOGIDISQUE C.P. 10, SUCC. «D», MONTRÉAL (QC) H3K 3B9 TEL.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

## JEAN PIERRE GIRARD À l'assaut du millénaire

Odile Tremblay

CERTAINES enfances mènent tout droit à l'écriture, celles poussées à l'ombre feutrée des livres, gavées de Rimbaud et d'Alain Fournier, bercées de musique classique et de Culture avec un grand C. Mais pas celle de Jean Pierre Girard.

Trente ans, le jeune écrivain anxieux, intelligent et communicatif qui me fait face est un complet *outsider* des lettres. Né sur une ferme bovine de Ste-Perpétue dans le comté de Nicolet (il dédie d'ailleurs une de ses nouvelles aux bovins !), il n'avait jadis absolument rien du lixeux de la classe, mais fut un champion de tennis et du football. Le passé n'est pas toujours, semble-t-il, garant de l'avenir. La preuve : Aujourd'hui, Girard laisse s'empoussiérer ses trophées dans leur vieille boîte de patins Daoust. Il est occupé à écrire.

Ses nouvelles *Silences* lui valaient le prix Adrienne-Choquette 90. Mais seul son dernier recueil *Espaces à occuper* lui paraît vraiment achevé et digne de ce nom. Le livre vient de sortir à L'Instant même. On y entend une vraie voix sur un rythme syncopé de fin de siècle.

Les brefs, très brefs et incisifs récits de Jean Pierre Girard posent un regard impitoyable sur l'amour et la mort bien sûr, quoi d'autre ? à travers de angles lourds d'émotivité (*La maîtresse de mon père*) ou insolites (*L'élue*, l'histoire d'une poule tombée et écrasée sur la transcandienne).

Dans le milieu littéraire, plusieurs relèguent la nouvelle au rang de genre mineur obligé de se définir par rapport au roman, faute de personnalité propre. Ça met l'écrivain en rogne quand on lui fait le coup du parallèle entre long et court récit. Ça le met en rogne parce que la nouvelle est à ses yeux un monde en soi, un projet d'écriture qui exige beaucoup du lecteur, où chaque mot cogne et compte et où il suffit de sauter une ligne pour détricoter complètement le fil du récit. Jean Pierre Girard est intarissable à l'heure de parler de la nouvelle. Il salue son alliage de dépeuplement poétique et de trame narrative. « C'est un genre hybride, comme moi, dit-il. Un pied à la ville,



Jean Pierre Girard

PHOTO JACQUES GRENIER

un pied à la campagne, un pied en Europe, un pied en Amérique.» Dans la vraie vie, l'écrivain enseigne à L'UQAM, mais habite Ste-Marceline, ni tout à fait urbain, ni tout à fait rural. Pour lui, la vie moderne, c'est aussi l'art de vivre entre deux chaises. Comme la nouvelle. « Je n'écris jamais pour installer les choses, mais pour dire leur mouvement ».

« La nouvelle est un genre qui correspond à ma conception de l'existence, une sorte d'urgence, de fulgurance, sans la durée du roman; un sentiment qui me fait écrire : -Arachons les couilles sans anesthésie et jetons-les aux chiens. Il n'y a plus de temps à perdre. On vit dans un monde qui bouge, habité par des personnages trop pressés pour occuper l'espace qu'ils traversent, comme des balles de fusil. À eux, j'ai dédié mon recueil. »

À l'origine de chaque nouvelle de Girard, il y a une charge esthétique, l'impact d'une expression, d'un titre

ou d'un sentiment. « Ça me parait rétrospectivement navrant de se lancer dans l'écriture en cette fin de siècle sans risquer sa peau ». Lui, il écrit comme on se tire à l'eau.

Sa jeunesse, le jeune auteur la considère un atout. Il a un peu l'impression d'être assis sur les échasses d'une pile de livres et de voir plus haut que ceux d'avant, posant un regard très informé sur l'avenir, dans les loges du XXI<sup>e</sup> siècle, pour ainsi dire.

Entre son enfance aux loisirs d'athlète à Ste-Perpétue et son activité littéraire d'aujourd'hui, Jean Pierre a vécu, me dit-il, un dérapage béni. Vers 17, 18 ans, un stage en journalisme au *Nouveliste* de Trois-Rivières lui fit découvrir les joies de l'écriture. Mais à la mort de son père, en 83, il héritait des cent boeufs d'abattoir de l'entreprise familiale, qu'il vendit illico deux ans plus tard. Quittant la ferme, le nouveau Montréalais s'est inscrit à l'UQAM en créa-

tion littéraire et y décrocha une maîtrise. « Il n'y a rien comme une institution pour donner une structure aux insécures », constate-t-il. Ce fut aussi le choc d'Anne Hébert, de Duras, de Kundera, des nouvelles de Tchekhov aussi. Sa première oeuvre, une dramatique pour Radio-Canada *Larme de son*, lui valut le prix du concours d'oeuvres radiophoniques de Radio-Canada. Il a continué.

Jean Pierre Girard aime avoir plusieurs fers au feu. Il met la dernière main à un nouveau recueil de nouvelles tout en s'attendant de la main gauche à un genre pour lui nouveau : le roman. Celui-ci viendra dire la nécessité de l'indulgence dans les rapports humains difficiles que nous vivons. Autres projets en cours : une dramatique radiophonique, deux scénarios et une pièce de théâtre. Cette dernière portera un titre qui pourrait coiffer toute l'oeuvre si moderne de Girard : *Capsules de fin de millénaire*.

## En vers libres internationaux

Jean-Pierre  
ISSENHUTH

▲ Poésies

**LA NORVÈGE EST  
PLUS PETITE  
QU'ON LE  
PENSE**

Jan Erik Vold  
Le Castor Astral / Le Noroît, 1991

**82 EAUX-FORTES**

Federico Mayor  
Belfond, 1991

À LA FIN de *La vieillesse d'Alexandre* (Ramsay, 1988), Jacques Roubaud décrit ainsi « le vers libre international », « mode dominant de la poésie contemporaine » : « Il se caractérise par une aisance sans heurts dans les rapports, à la fois oraux et écrits, entre vers et langue : la coupure, sonore ou typographique, qui le marque, ne correspond pas nécessairement à une coupure naturelle selon la syntaxe et la langue, mais entre en relations rythmiques plus ou moins complexes (mais généralement fort élémentaires) avec les articulations de la phrase ou du discours. Il en résulte un jeu minimal, qui ne produit aucun scandale visuel ou sonore, d'une grande souplesse, et d'une évidente indifférence formelle ». Le vers libre international, poursuit Roubaud, est « infiniment traductible; c'est un vers de libre circulation qu'aucune douane métrique n'arrête aux frontières ».

On peut comprendre par là : banalisation, triomphe de ce qui est passe-partout et quelconque. C'est ce que Roubaud paraît voir, avec un certain dédain. Mais on peut entendre aussi : effacement des échafaudages locaux, augmentation du naturel, intériorisation de la forme, progrès dans « l'art de l'invisibilité » dont parlait Apollinaire, toutes choses qui n'empêchent pas la persistance d'un esprit local, souvent reconnaissable, et peuvent même le faire ressortir. Quoi qu'il en soit, je retiens que le vers libre international est éminemment traductible et qu'à ce titre, il facilite la circulation de la poésie, accélère les rencontres et élargit leur cercle, ce qui n'est pas négligeable : tout point de vue gagne au nombre et à la diversité des fréquentations. Si c'est au vers libre international que je dois, même en partie, de connaître maintenant Vold et beaucoup d'autres poètes, il faut bien que je le remercie.

Né en 1939 à Oslo, Jan Erik Vold vit en Suède. *La Norvège est plus petite qu'on le pense* présente 65 poèmes écrits entre 1987 et 1989, traduits du norvégien et préfacés par Jacques Outin. Ils sont suivis d'un entretien du traducteur avec l'auteur. Curieux personnage que ce Vold, qui explore l'influence américaine sur la Norvège... où il a introduit, par la traduction, plusieurs poètes américains. Sa poésie elle-même semble

devoir beaucoup à William Carlos Williams et à Robert Creeley, sinon à l'école de George Oppen. « Concrétisme formel et minimaliste », diagnostique Jacques Outin avec raison.

On a appelé Vold « le poète le plus surestimé du siècle en Norvège ». Est-ce que je le surestime en aimant *La rameuse ? La rameuse / traverse / le détroit, le bout de la langue / au coin / des lèvres, elle est venue / d'elle / même, ramant, / marchant, souriant, planant — qui / qu'elle / soit, avec ses cheveux roux, quand elle s'en va / à la rame / dans la brume*. Apparition syncopée, suivie de celles d'un chandail, d'un pêcheur d'anguilles, de deux chènes qui deviennent... Apparitions magnifiques, fugaces, à peine notées, mais suffisamment pour saisir, marquer et demeurer.

Les poèmes les plus récents donnent davantage dans la critique politique. Ainsi, *Contact au sol : Lorsque le Premier ministre Willoch emprunta / le vélo de course / de son fils, / il se retrouva par terre tout en bas de Lovebakken, il supposait / que tous les vélos s'arrêtaient / quand on appuyait sur la pédale / de frein. La bombe à neutrons, par contre, / il arrive à la comprendre*.

Qu'il prêche n'importe quoi, religion ou antireligion, vice ou vertu, doctrine philosophique, politique, sociale, scientifique, civique ou humanitaire, l'art me devient imbuivable. C'est une loi mystérieuse, qui ne me rend pas plus potable le préchi-précha de Sade que celui de Claudel ou d'Eluard quand ils se laissent stériliser par le zèle catholique ou communiste. Depuis plus de 20 ans, dans l'oeuvre de Paul Chamberland aussi, j'entends un sermon profondément, je vois un repaire du didactisme qui me laisse froid. Je trouve l'art dans l'expression de l'expérience, pas dans l'enseignement ni dans la vente. Les causes et les missions lui sont fatales. Il peut être prière ou profession de foi de n'importe quelle espèce, à condition de rester dans l'expérience individuelle, unique et donc faible. Quand il verse dans la fausse force du didactisme, du collectivisme, des croisades ou des campagnes de propagande, il perd mon attention. Voilà ce qui m'embarrasse dans *82 eaux-fortes* de Federico Mayor : en lisant, je me demande souvent si je suis dans une oeuvre ou dans une bonne oeuvre. Le livre a au moins le mérite de me poser cette question.

Né à Barcelone en 1934, Mayor n'a publié que deux livres : un essai et un recueil de poèmes. Les *82 eaux-fortes*, écrites entre 1980 et 1990, sont traduites de l'espagnol par Françoise Campo Timal et adaptées par Edouard J. Maunick. Elles me semblent lourdement marquées par un message humanitaire qui serait magnifique partout, sauf dans l'art, qu'il écrase. Quand Mayor échappe à cet écrasement, les poèmes s'épanouissent : *Terre bénite / terre arborescente / usée, desséchée / oubliée. / L'eau / depuis longtemps / s'est tarie. / Le désert / a presque tout envahi, / il ne reste / que ce qui émerge / du sable / pour ne plus jamais / être caché : / la parole*.

◆ Ricci

moi que je n'ai pas bien exprimée dans ma vie : la révolte.»

« L'écriture a été ma façon de me révolter. Mes parents ne voulaient pas que je devienne écrivain. Ils me voyaient avocat, comme mon frère... »

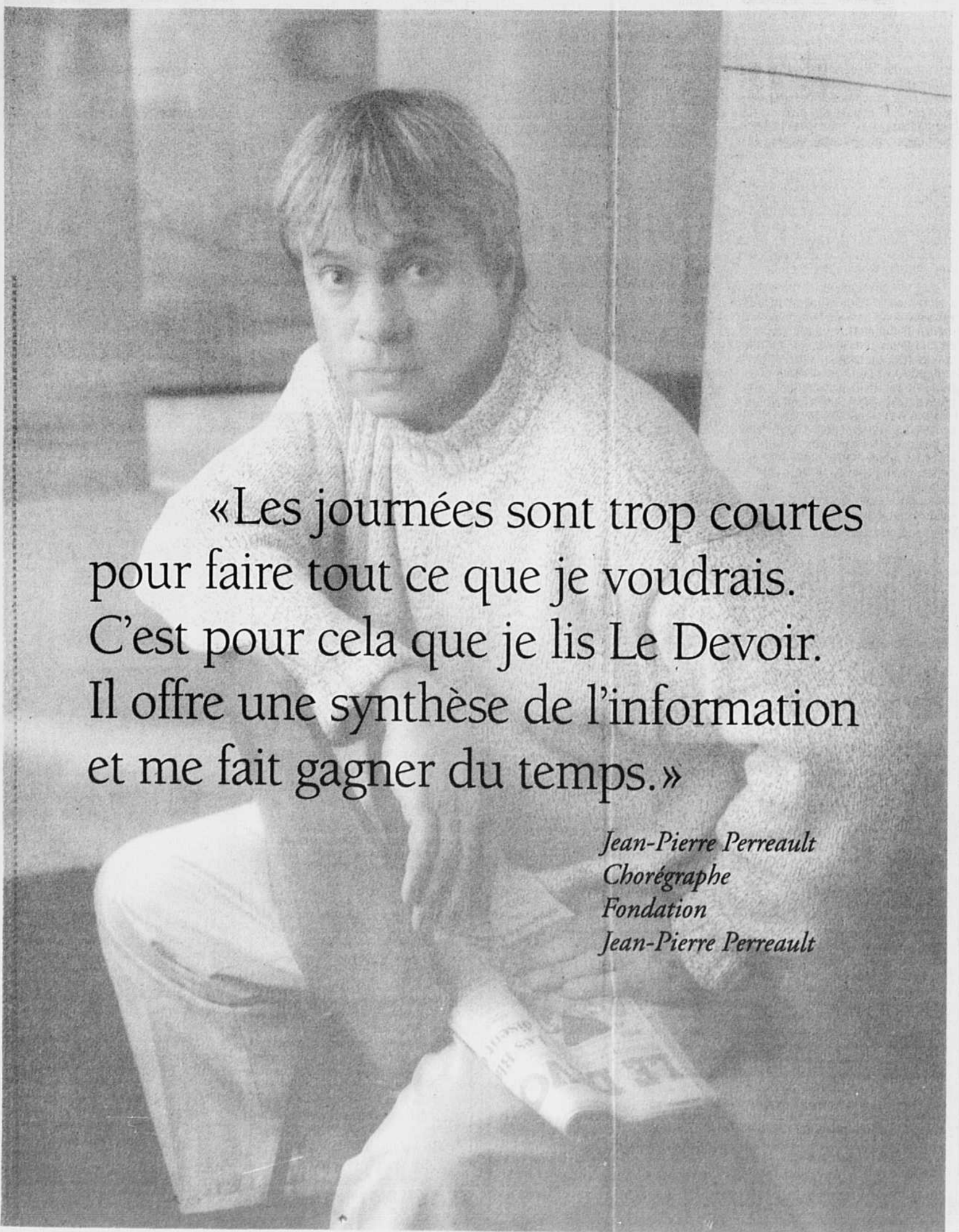
« Lui, l'intellectuel parti étudier à Toronto, « pour rompre à tout prix avec la famille », garde avec elle des liens ambivalents, mêlés « d'émotion forte et de distance psychologique ». Quatrième des six enfants de Virginio et Amelia Ricci, des paysans du Molise venus s'établir en Ontario en 1954, il a d'abord vécu son statut d'italien comme un handicap. « Je voulais être anglais, d'Angleterre... » Il éclate de rire. « Je n'ai eu envie de retrouver mes racines qu'en arrivant à l'âge adulte... »

Tout à coup, la voix de Paolo Conte envahit le restaurant, vient planer au-dessus des crevettes safranées, chargée d'ironie et de sentiment. Et la nostalgie, dans tout ça ? « Je l'ai observée chez les immigrants que j'interrogeais, il y a des années, pour une recherche ethnographique. Une nostalgie assez pesante, profonde, difficile à surmonter. Ils arrivent ici en croyant toucher au paradis, voient que c'est dur, et plus le temps passe, plus ils repensent à l'Italie comme au vrai paradis perdu... »

Sa mère venait d'un village des Appennins, Villa Canale, dont le surnom était... Valle del Sole, en tout point identique au décor des Yeux bleus. « Elle n'a appris l'anglais qu'il y a cinq ans... »

Avant de voir Les yeux bleus... se faire refuser par cinq grands éditeurs, puis accepter par Cormorant Books, Ricci avait publié plusieurs nouvelles dans Saturday Night, Fiddlehead, ou le Toronto Star. Des histoires qui n'avaient rien à voir avec ses origines italiennes. « Dans la première, un couple décidait s'il allait ou non choisir l'avortement... À l'époque, ce genre d'histoire m'intéressait mais quelque chose manquait. Les personnages avaient des noms comme Alex et Mary. C'était bizarre ! »

En fait, Ricci refusait, plus ou moins consciemment, de puiser à son histoire personnelle. « Je ne voulais pas être un écrivain italo-canadien ! » Un écrivain canadien, alors ?



«Les journées sont trop courtes pour faire tout ce que je voudrais. C'est pour cela que je lis Le Devoir. Il offre une synthèse de l'information et me fait gagner du temps.»

Jean-Pierre Perreault  
Chorégraphe  
Fondation  
Jean-Pierre Perreault

Pas davantage. Il ne pense pas vraiment dans ces termes, même s'il sait appartenir à la relève la plus prometteuse de la littérature canadienne-anglaise. « Je suis un produit de notre époque : maintenant, beaucoup de jeunes écrivains — les Michael Ondaatje, Rohinton Mistry, Neil Bissoondath, Thomson Highway, M.C. Vassanji, etc. — ont d'autres origines qu'anglo-saxonnes. »

« Mais attention, souligne Ricci, les écrivains ethniques sont à la mode, parce que « politically correct ». C'est à double tranchant : dans un sens, c'est bien, on sait que le Canada anglais n'est pas seulement wasp, appartient aussi aux Noirs, Indiens, Italiens, et autres minorités... Mais ce n'est pas bon pour les écrivains : on ne sait jamais si on est aimé parce qu'on écrit bien ou parce qu'on est italien, ou noir. »

Aujourd'hui, avec en poche le Prix du Gouverneur général, après avoir fait 56 semaines la liste des best-sellers du Globe and Mail, recueilli autant de critiques élogieuses, y compris dans le New York Times Book Review, et avec plus de 35 000 exemplaires déjà vendus, en anglais seulement, Ricci ne devrait plus douter. Ses *Yeux bleus...* sont une fête pour le coeur et l'esprit.

Entretiens, lui qui a déjà vécu au Nigéria, passé quatre ans à Montréal, le temps d'une maîtrise à Concordia, et séjourné à Florence, s'y sentant mi-italien, mi-étranger, continue d'habiter un quartier très multi-ethnique, au coeur de Toronto. Une vie plus riche que fortunée, consacrée à l'écriture, à son travail bénévole pour le Pen Club International, à une foule d'amis pas forcément écrivains.

La saga Vittorio quasi terminée, Ricci a déjà amorcé trois projets distincts. Sujet : la fin du millénaire, sous des angles différents. « L'un se déroule au passé; l'autre à Montréal, au présent; le dernier au futur. » Aucun rapport avec l'Italie, les Italiens, l'immigration. « J'ai fait ce que je voulais faire, lance-t-il en riant, mes comptes sont réglés. »

**LE DEVOIR**  
Service de Publicité  
842-9645

ISAAC ASIMOV 1920-1992

Le roi des empires galactiques s'est envolé

Norbert Spehner

La science, la littérature et la science-fiction sont en deuil... Isaac Asimov, un des derniers survivants de l'Âge d'or de la science-fiction, est décédé le 6 avril 1992 à la suite d'une défaillance cardiaque et rénale. Il était âgé de 72 ans.



Isaac Asimov

Isaac Asimov naît en Russie, le 2 janvier 1920, à Pétrovichi, dans la banlieue de Smolensk. Ses parents émigrent aux États-Unis quand il a trois ans. Dès l'âge de 10 ans, il lit en cachette des magazines de science-fiction remplis de récits d'aventures futuristes qui vont enflammer son imagination et déterminer sa double vocation d'écrivain et de vulgarisateur scientifique.

Il commence sa carrière littéraire par de courts récits de science-fiction publiés d'abord dans les pages de la revue *Amazing Stories*, puis dans celles d'*Astounding Stories* où il rencontrera John W. Campbell qui s'occupera activement de sa carrière.

En 1951 paraît le premier volume de la série *Fondation*, son oeuvre majeure. Commencée sous forme de nouvelles dans les pages d'*Astounding*, puis rééditée en format romans, cette trilogie (*Fondation*, 1951, *Fondation et Empire*, 1952, *Seconde Fondation*, 1953) se présente comme une vaste fresque épique, une saga futuriste qui combine, dans la meilleure tradition de la science-fiction classique, des récits d'aventures et des spéculations intelligentes sur le devenir des grands empires et l'histoire. L'action se déroule à la grandeur de la galaxie et sur une période de plusieurs millénaires : une oeuvre visionnaire et originale, grouillante de personnages dans laquelle Asimov développe le concept de la « psycho-histoire » qui permet de prévoir de manière crédible l'évolution, la chute et le déclin des grands empires galactiques. À partir de 1982, Asimov écrira trois autres romans du même cycle, mais qui n'au-

ront ni la force, ni la qualité ni le souffle épique des trois premiers.

La science-fiction contemporaine ne serait pas la même si Asimov n'avait pas fait paraître *Les robots*, en 1950, puis *Un défilé de robots* en 1964. Dans cette série de nouvelles ingénieuses, il a développé (avec l'aide de John W. Campbell) les trois lois de la robotique, dans le but de contrer la vague de récits teintés du complexe de Frankenstein, mettant en scène des robots meurtriers, en révolte contre leurs créateurs. La thèse d'Asimov est simple, ingénieuse, indiscutable : les robots sont inoffensifs si on les programme convenablement. Il plante donc dans « le cerveau positronique » de ses machines humanoïdes fictives les trois commandements suivants :

- 1) Un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.
- 2) Un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi.
- 3) Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction

avec les lois 1 ou 2.

Isaac Asimov était persuadé que ses lois étaient parfaites (mais, comme il se plaisait à le rappeler, les robots, eux, ne le sont pas...) et qu'elles pouvaient très bien s'appliquer dans les domaines de la robotique et de la cybernétique. On raconte que lors de la première du film *2001, L'Odyssée de l'espace* (1968) dans une salle new-yorkaise, Asimov fit un esclandre quand il vit Hall, l'ordinateur névrosé du vaisseau spatial, tuer les astronautes de la mission. « Les trois lois, ils ont oublié mes trois lois... » s'exclama-t-il, révolté par « l'invasivité honteuse du scénario »...

Asimov se servira encore du principe des lois de la robotique dans deux romans policiers de science-fiction mettant en scène un flic robot, R. Daneel Olivaw, et son adjutant humain (ou est-ce l'inverse ?) Lije Bailey, dans *Les cavernes d'acier* (1954) et *Face aux feux du soleil* (1957). On retrouvera ces deux personnages, alternativement, dans *Les robots de l'aube* (1983) et dans *Robots et Empire*, dernier roman de la série, qui fait subtilement la jonction avec le cycle de *Fondation*...

*Fondation* et la série des *Robots* sont des oeuvres majeures, d'une richesse thématique inégalée. Ce sont indiscutablement des chefs d'oeuvre du genre, de grands classiques de la littérature de science-fiction qui lui ont donné ses lettres de noblesse.

Moins connue peut-être, mais digne de mention, l'oeuvre policière d'Asimov comprend une dizaine de volumes dont plusieurs recueils de nouvelles mettant en scène *Le Club des Veuls Noirs*, un groupe de six gentlemen se réunissant régulièrement pour résoudre (verbalement...) des énigmes criminelles. À chacune de leurs réunions, ces détectives de salon spéculent longuement et savamment sur une énigme proposée par un membre présent. Mais c'est Henry, le fidèle serviteur, qui leur damera le pion en proposant à chaque fois la meilleure (et seule

vraie) solution... Ces récits ingénieux sont un hommage à Hercule Poirot en qui Asimov voyait « le détective idéal ».

Avec Isaac Asimov, c'est un « monument » qui disparaît... L'homme était un bon vivant, jovial et d'un abord facile. Il ne pêchait pas toujours par excès de modestie mais il pouvait se le permettre. Qu'on en juge !

Il laisse un héritage littéraire considérable : 20 romans de science-fiction et deux romans policiers, 17 romans de science-fiction pour jeunes, dont six écrits sous le pseudonyme de Paul Franch, 35 recueils de nouvelles dont six de récits policiers, 77 anthologies thématiques réalisées avec divers collaborateurs (plusieurs autres étaient en préparation et seront publiées dans les mois à venir), plus de 350 ouvrages de vulgarisation scientifique et de critique littéraire (dont une exégèse de la Bible et de l'oeuvre de Shakespeare), sans compter des centaines d'articles parus dans les revues scientifiques ou des revues de science-fiction comme *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction* ou *Isaac Asimov's Science-Fiction Magazine* dont il fut le rédacteur en chef à partir de 1976. Il est aussi l'auteur de plusieurs recueils de poèmes (dont certains paillassards...) et d'une thèse de biochimie (1949) simplement intitulée « *The Kinetics of the Reaction Inactivation of Typerose During its Catalysis of the Aerobics Oxidation of Catechol* » ! De mauvaises langues affirment qu'Asimov, ayant abordé tous les sujets possibles, il ne lui restait qu'un seul livre à écrire, soit *Dieux expliqués par Asimov*...

On se souviendra de lui comme d'un écrivain doté d'une imagination fertile, à la plume alerte, en des plus prolifiques du siècle. Ce conteur-né, ce vulgarisateur hors pair fut un amoureux passionné de toutes les formes de savoir, confiant dans le progrès de l'humanité sans aveuglement et avec une grande lucidité. Un grand Monsieur...

Petites histoires de couples



Lisette MORIN

▲ Le feuilleton

À VOS RISQUES ET PÉRILS

David Leavitt Paris, 1992, Flammarion 234 pages. QUANT il raconta, en 1968, ses histoires de couples, John Updike ne ménagea pas la bonne société bostonienne. Il devait d'ailleurs persister, et signer, jusqu'à S, l'un de ses derniers romans paru chez Gallimard, en 1968. Mais, en dépit de leurs turpitudes, ses « couples » d'il y a 24 ans étaient, ce qu'on dit là-bas, des gens *politically corrects*.

David Leavitt n'a que faire des étiquettes. Ses maîtres sont plutôt du côté des classiques, comme George Eliot et Jane Austen, Henry James et Marcel Proust. Il ne fait pas mystère de ce qu'on nomme encore, du côté de la Nouvelle-Angleterre, « la marginalité ». Leavitt ne se croit en rien marginal. Et s'il est question, en intro, de John Updike, c'est que ce jeune romancier, de moins de 30 ans, déclarait après la parution de *Tendresses partagées* (1990) — était-ce pour se dédouaner auprès de la critique française ? — que le fait d'être classé parmi les écrivains homosexuels ne le troublait pas le moins du monde. Il ajoutait même : « Personne ne prendrait la peine de spécifier que John Updike est un écrivain blanc homosexuel »...

Avant d'aborder la matière des 10 nouvelles qui composent le recueil, un mot d'explication sur le titre : *À vos risques et périls*. L'un des récits est d'ailleurs intitulé par son acronyme : AVREP. À Paris — Leavitt, qui a beaucoup voyagé, a vécu un an en France — on devait consulter un guide, le Spartacus, destiné à « renseigner » les gays sur les établissements où l'on pouvait draguer. On pouvait donc tomber sur des indications « du style : B, D, LE, M, GU, AVREP. Il fallait alors se reporter au début du livre, expliquer l'auteur. B signifiait bar, D dancing, LE lesbiennes exclues, et ainsi de suite jusqu'à AVREP. « À vos risques et périls ».

Bien entendu, on aura choisi, pour la traduction, ce titre à la fois sibyllin et raccrocheur, si l'on se reporte à la page 84. C'est ce qu'on appelle une « bonne idée » d'éditeur, mais pour qui ouvre pour la première fois un livre de David Leavitt, c'est une mauvaise indication : AVREP n'est qu'une petite histoire, et ce n'est pas la meilleure du recueil qui, en anglais, s'intitule : *A Place I've never been*, qui signifie sans doute la même chose, un endroit où l'auteur n'a jamais voulu pénétrer, mais qui rend mieux, je crois, la pensée de celui qui raconte.

Car, si la plupart des nouvelles sont écrites à la première personne, il y en a au moins une, la dernière, qui pourrait être, plus amplement développée, un véritable roman. Dans *Tous les chemins mènent à Rome*, on assiste à ce qui pourrait être le dernier acte d'une saga familiale à l'italienne. La « mamma »

qui en est l'héroïne se prénomme Fulvia et abuse de son pouvoir de propriétaire d'une vaste maison pour persécuter tous les membres de sa famille. Et même l'invité américain, qui se prénomme Nicholas. L'habileté d'écrivain de Leavitt est ici brillamment illustrée : ce récit, parsemé de mots italiens, est un véritable chef-d'oeuvre d'observation et de « tendresse partagée » pour cette famille aussi étonnante qu'attachante.

*Je vois Londres, je vois la France* est également inspirée par l'Italie. Celia, qui est née dans une famille très modeste de New York, a suivi Seth jusque dans cette région du Chianti où, quand débute le récit, elle l'accompagne pour un dîner familial chez des amis à lui. « C'est une étrange région d'Italie, lui explique son ami. On la surnomme « Chiantishire » à cause de la présence massive d'Anglais et d'Australiens. Un peu perdue dans ce monde inconnu — sa timidité est extrême — Celia fera la connaissance de personnages libres, comme elle ne croyait pas qu'il pût en exister dans ce vieux pays.

Drôle mais en même temps attendrissante : *Mon mariage avec la vengeance* où est invitée une lesbienne qui a perdu son amoureux, passée dans l'autre camp. « Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une fille comme elle, se dit Ellen, à demander à son ancienne amante, une femme à qui elle avait impitoyablement brisé le coeur, d'assister à son mariage avec un homme ? » Le compte-rendu de ce mariage, très élégant, est une merveille de causticité. Une note à l'américaine qui ressemble, comme une copie conforme, à une note canadienne !

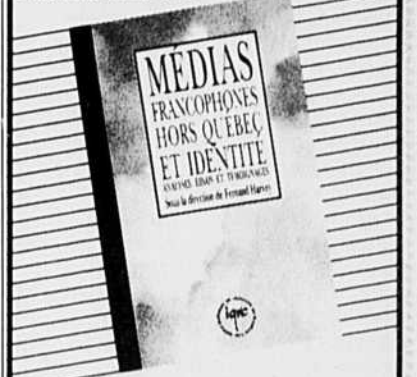
Deux nouvelles échappent à la série des couples homosexuels. Sous le titre : *La soirée des époux*, des époux et épouses, que la mort a séparés de leurs conjoints, se retrouvent pour tenter d'exorciser leur peine. Histoire touchante dans son hilarante observation du malheur quotidien.

La manière de David Leavitt est inimitable. Mais elle ressortit à cette espèce de génie de la *short story* qui appartient aux écrivains du pays voisins. Aucune des histoires de Leavitt ne se termine vraiment. Non pas qu'il ignore comment les terminer — il trouve facilement, sinon des fins, tout au moins des chutes inattendues — mais parce que, comme l'affirme un auteur de nouvelles bien français, Jean Vautrin, il est préférable de terminer sur le monde « suspensif » : ce qui peut signifier que David Leavitt nous invite à imaginer, nous ses lecteurs, une ou plusieurs façons de conclure. De quoi prolonger le plaisir de lire une bonne histoire.

MÉDIAS FRANCOPHONES HORS QUÉBEC ET IDENTITÉ

Analyses, essais et témoignages

Sous la direction de Fernand HARVEY



Les médias participent à la transmission de la culture. En milieu minoritaire, les médias sont-ils en mesure d'assumer ce rôle de relais culturels? Des universitaires et des praticiens des médias posent ici la question du rapport entre les médias francophones hors Québec et l'identité culturelle.

Cette vue d'ensemble, à la fois historique et contemporaine, de la presse francophone en Acadie, en Ontario, dans les provinces de l'Ouest, dans les territoires du Nord et en Nouvelle-Angleterre, témoigne de la vie culturelle de ces communautés.

356 pages • 30 \$

EN VENTE dans toutes bonnes librairies ou chez l'éditeur

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE 14, rue Haldimand, Québec (Québec) G1R 4N4 Tél.: (418) 643-4695 • Fax: (418) 646-3317

Carnet XXX

Andrée MAILLET

▲ choses écrites

UN COMMENTAIRE DE L'ILLIAD. Conviction, sentiment qu'Homère nous a tous enfantés, nourris. Il y a chez Homère une qualité de pensée féminine. Une morphologie, une force féminine. Assavoir un acharnement — il s'en délecte — à distinguer les héros les uns des autres; il a peu d'inclination pour les généralités, il lui faut identifier, personnaliser; il est l'écrivain, le raconteur, le poète de toutes les époques : nul n'est plus moderne. Au sommet d'un art, celui de la parole qui s'accompagne alors d'une musique aujourd'hui perdue (qui nous aurait semblé désuète parce qu'elle n'a atteint son apogée que des millénaires après le verbe homérique) ses poèmes vont de la même allure que les plus belles oeuvres d'aujourd'hui — l'aujourd'hui de nos temps qui s'allonge sur cinq siècles pour nous, Français d'esprit et d'intelligence.

Homère a une qualité de divination dans les détails, un désir de détailler, un goût fervent pour décrire le détail, tout bien conforme à la manière dont l'esprit féminin mémorise la réalité et l'interprète. Homère, un homme, écrit sous la dictée d'une parole portée sur une voix de femme. N'était-il pas aveugle ? Les visages, les expressions d'yeux : avec un regard en-dessous... les différentes nuances du matin, les attitudes : ainsi Patrocle sur un siège, écoutant Achille qui chante pour charmer son âme. Homère aveugle voit par des yeux de femmes qui dépeignent pour lui les scènes de la vie : lumières et couleurs. Car, tout est vu exactement et dans l'immédiat. De ce contraste entre le regard vivant, actif d'une femme, et la vision intime de cet homme, Homère, naît la très grande beauté formelle de l'Illiade. Il s'en exprime une splendeur spirituelle impossible à extirper de son apport charnel.

Maxime Camaraire un jeune colonel d'aviation, grièvement blessé, guéri, versé dans les Services d'espionnage et de contre-espionnage britanniques, officier de liaison auprès de la Résistance française, polyglotte, super-espion et futur ambassadeur, il n'y avait qu'à traverser le trottoir. Ce fils aîné d'Achille Camaraire est entré dans mon roman, et figure un James Bond canadien-français comme il en a existé, d'ailleurs. Son frère cadet, Arthur, un as de la Royal Air Force, a imposé son personnage en même temps que son aîné.

Dans mon esprit, il réincarne Logan Savard, des Alouettes, qui était très beau, et que j'ai connu à 16 ans. Disparu au cours d'un combat aérien. Jamais retrouvé. Pleuré tel un Héros de l'Illiade. Arthur le réincarne à titre de héros, mais pas du tout dans sa vie privée.

Parmi les hommes que j'ai aimés, il en est un qui n'est pas revenu. Il était dans la marine de Guerre. D'autre part, un lendemain de la guerre, j'ai épousé un officier d'infanterie. Fille et femme d'officiers engagés volontaires, il eut semblé étrange aux miens, à une partie de mon entourage que, devenue romancière, je ne m'emploie pas à chanter les braves de mon pays. En cela, comme en tout ce qui concerne mon art, j'ai obéi à moi inconscient — ainsi se nomme la Muse de l'ère post-jungienne (ce à quoi je ne m'objecte pas). Un héros, pour tout son courage, n'est pas forcément un saint. Mes héros — sortis de guerre — sont de forts grands pêcheurs. Maxence et Arthur Camaraire, ces archanges combattants — les *Princes de Sang* de mon livre — n'en sont pas moins — dans la paix qu'ils sentent d'ailleurs bien relative, des hommes. Lorsque paraîtra mon roman, ils ne me hanteront plus. Et, je sais qu'ils me manqueront beaucoup.

★★★★  
Pouvez-vous faire entrer un original dans une cage à poules ?



Non. Les Canadiens-Français (peuple français d'Amérique qui se nomment aussi des Québécois de souche française) forment 82 % de la population du Québec. On ne nous fera pas entrer de force dans une cage à poules multiculturelle.

★★★★  
Au temps de Pâques, à quelques reprises, la télévision nous montra un film de Julien Duvivier, l'un de ses meilleurs intitulé *Golgotha*. Tout dans ce film est beau. Il date de 1938 ou 39. Et, je l'ai vu à cette époque, la première fois. Robert Le Vigan, qui fut un grand acteur, représentait un Jésus consumé par sa compassion pour les hommes, pur et plein de mansuétude. Harry Baur, géant parmi les artistes du cinéma et de la scène, créa un Hérode lubrique et cynique, monstre puissant. Il ne jeta pas d'ombre sur le Christ de Le Vigan — qui jouait là son plus grand rôle — non pas qu'il l'eût non plus souhaité.

Or, il advint la guerre... Et alors, ne vit-on pas ensemble, partout où il était bon de se faire voir, l'acteur Le Vigan, feutre incliné sur l'oeil — cet oeil goguenard — en compagnie de l'écrivain Lucien Rebatteux, incontestablement talentueux — et collabo. Avec eux, très souvent, leur cher ami Otto Abetz, francophile, maître de Paris, à contre-temps puisque c'était l'Occupation (de la France par les Nazis). Vint ensuite la victoire et des nouvelles de Harry Baur (horrible Hérode). Il était chef de réseau dans la Résistance. Les Allemands — sur dénonciation — l'avaient fusillé. Toute ma vie, j'ai

rencontré de ces contradictions extrêmes à quoi l'on s'attend dans la Nature, et qui saisissent et glacent d'abord chez les humains, et les font considérer, plus tard, avec quelque indulgence — et dégoût parfois...

Duvivier commanda plus qu'une trame sonore, une vraie oeuvre musicale à Jacques Ibert, très belle ment jouée par l'Orchestre du théâtre des Champs-Élysées, dirigée par Walter Straram. Ce chef était, disait-on, un grand bel homme au charme fatal. La plus riche de ses maîtresses, une Américaine, donna des millions de francs pour lui construire un théâtre (deux salles et un studio) l'un des plus beaux de Paris, des plus grands, de style Art Déco, et enrichi des bas-reliefs — ou par d'autres sculptures — de Bourdelle.

★★★★  
Lorsqu'il est mort, j'aurais eu un laïus quelque peu différent à opposer à ce qui s'est dit sur Patrick Straram. Il n'était pas juif, mais protestant. Il appartenait même à l'Oratoire, rue de Rivoli, un temple renommé dans toute la H.S.P. (1) de France. Le pasteur Louis de Robert lui enseigna la religion. Le père de Patrick fut, de longues années durant, l'administrateur général du Théâtre des Champs-Élysées, où presque tout ce qui comptait en art de la scène se produisit, où notre Straram à nous prit sa culture musicale, théâtrale, chorégraphique, etc.

Tout ce qu'un jeune Parisien de la Rive Droite et du meilleur milieu artistique put avoir comme avantages, Patrick les a eus à sa portée. En plus, des frères, des sœurs, et des parents charmants qui l'aimaient assez pour venir le voir, et rendre visite aux enfants de ce fils prodigue, chez moi, où Sacha et Gilles passèrent deux étés de suite. Walter Straram en son temps fut une véritable star. Patrick Straram, son petit-fils, de ce point de vue chassait de race.

★★★★  
Référence

(1) Haute Société Protestante

CONFÉRENCE

L'an 2000: un «nouvel âge» pour la spiritualité?

LE LUNDI 13 AVRIL À 20H00

Conférencier: Jean Mouttapa  
Directeur du département «Spiritualités» aux Éditions Albin Michel

Présentateur: Jacques Langulrand  
écrivain et communicateur

Lieu: Auditorium du Cégep de Maisonneuve  
2700 rue Bourdonnière (Métro Pie IX)

Frais: 5\$

Billets en vente au Cégep de Maisonneuve (Local C-2200, tél.: (514) 254-7131, poste 184) et à la librairie Nouvel Âge, 1707 rue St-Denis (tél.: (514) 844-1719).

ALBIN MICHEL

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Dimanche 12 avril de 14h à 16h

JANIK TREMBLAY

J'ai un beau château... QUÉBEC/AMÉRIQUE

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, Montréal  
tél.: 274-3669

LE DEVOIR Service de Publicité 842-9645

# Le plaisir des Livres

## Des airs de Miss Marple

L'AFFAIRE JAMES JOYCE

Amanda Cross  
Deux temps Tierce,  
1992, 169 pages

Francine Bordeleau

Il y a les polars à saveur politique, psychologique (voir Patricia Highsmith), érotique. Il y a aussi les polars dont on dira, faute d'une formulation plus adéquate, qu'ils sont à saveur littéraire. On retiendra pour l'exemple *L'Affaire D.* de Fruttero à Lucentini (Seuil, 1991), où les duettistes italiens convoquaient les plus grands détectives de la littérature policière (les Holmes, Maigret, Marlowe, Poirot et compagnie) à résoudre *Le mystère d'Edwin Drood*, un roman laissé inachevé par Dickens.

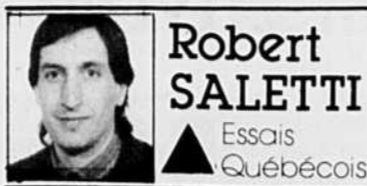
Dans *L'Affaire James Joyce*, d'Amanda Cross — pseudonyme de Carolyn Heilbrun, une Américaine professeure de littérature à l'Université de Columbia qui écrit des polars depuis les années 60 —, c'est d'un texte inédit de Joyce qu'il est question. Plus précisément — pour les besoins de la fiction d'Amanda Cross, j'insiste au cas où il y aurait méprise — d'une nouvelle que l'écrivain irlandais aurait destinée à son fameux recueil *Gens de Dublin*.

Nous sommes en 1966. Kate Fansler enseigne la littérature victorienne à l'université. Samuel Lingwell, son vieil ami éditeur de Joyce et d'autres brillants écrivains, vient de mourir, laissant à trier une masse de papiers et de lettres d'un indéniable intérêt littéraire. Voilà donc notre héroïne exilée à la campagne, dans la maison de Lingwell, en compagnie de deux jeunes assistants recrutés à la Société des amis de Ja-

mes Joyce. Un turbulent neveu de Kate, un ami inspecteur, d'autres profs de littérature dont le louche Mulligan et cette sympathique vieille dame qu'est Grace Knoke, une indiscrète voisine que tous détestent complètent le décor. Comme dans tout polar qui se respecte, une fois les personnages mis en scène, il y aura meurtre.

Paru dans sa langue d'origine en 1982, *L'Affaire James Joyce* est, à ma connaissance, le premier polar d'Amanda Cross à être traduit en français. Ça n'est pas LE roman policier de l'année 1991-92, mais il s'agit là, assurément, d'une heureuse découverte. J'y ai d'abord vu une amusante parodie (à moins qu'il ne s'agisse d'une forme subtile d'hommage) d'Agatha Christie : Grace Knoke a en effet des airs de Miss Marple; Amanda Cross utilise en outre des ingrédients typiques de la Britannique, comme le charme bucolique du village et l'apparente insignifiance de la victime, éléments qui, a priori, ne se prêtent guère au meurtre. Mais, ces clin d'oeil à Agatha Christie, à l'écrivain irlandais aussi, il va sans dire, et, au bout du compte, le ton d'Amanda Cross, qui oscille entre l'humour et la retenue, qui est en somme pince-sans-rire, font de *L'Affaire James Joyce* un polar savoureux. Encore un peu et on oublierait, à cause de cette légèreté distinguée, à cause de cette érudition de bon aloi (ah ! les bonheurs que procurent les dialogues sur la littérature et sur Joyce, que les lecteurs soient ou non familiers avec l'oeuvre de l'Irlandais) qu'un meurtre a été commis et qu'il faille en imputer le motif à la façon un peu étrange dont certains concevaient la sexualité, dans les années 60.

## Pop Art, Pop Song et Pop Corn



Robert SALETTI  
Essais  
Québécois

### LES ARTS ET LES ANNÉES SOIXANTE

Sous la direction de Francine Couture, Triptyque, 168 p.  
Dans les quartiers prospères de l'Amérique, là où les décennies s'écoulaient comme n'importe quelle marchandise, on aime bien évoquer la gloire des années soixante. Décennie complexe et contradictoire s'il en est, décennie réelle et mythique qui vit naître les Beatles et les Rolling Stones, le *pop song* et le *blues rock*, le *yéyé* et le *protest song*, décennie qui conjugua l'amour du proche prochain et la haine des lointaines banlieues, la conscience planétaire et le culte du moi : *All you need is love* mais aussi *I can't get no satisfaction*. Décennie qui provoque aujourd'hui nostalgie (ah ! le bon vieux temps...) ou cynisme (ah ! ce que nous pouvions être naïfs !), qui prête à toutes les modes et à toutes les récupérations. Au Texas, la ville de Port Arthur a érigé une statue en l'honneur de Janis Joplin pour promouvoir le tourisme. Pour les grands touristes de l'intérieur, sans doute, les explorateurs du néo-cortex et les ex-fans de Timothy Leary recyclés dans la haute-technologie, les valeurs boursières ou l'industrie du pop corn (on s'éclate comme on peut)...

C'est avec une certaine circonspection que j'avais mis de côté *Les Arts et les Années soixante* il y a quelques semaines, avec l'idée que j'y reviendrais plus tard lorsqu'un creux dans l'actualité m'autoriserait à traiter d'un autre de ces prolongements de colloque qui occupent une place grandissante de notre paysage intellectuel. Circonspection qui venait probablement de ce qu'adolescent, j'avais avidement vécu la dernière partie de ces nouvelles années folles, je m'étais livré corps et âme à la

musique de l'époque et à sa dimension orgiaque (ce qu'un critique montréalais a osé appeler récemment le piège des *jam sessions*). Avec le recul du temps, je persiste à croire que le plaisir m'est venu d'abord et avant tout par la musique, comme une décharge émotive incontrôlable dans une nuit sans remords.

J'étais à réfléchir à ces matières hautement émotives, il y a quelques jours, quand je tombe sur un article du *New York Review of Books* par le célèbre neurologue Oliver Sacks (auteur de *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau*). L'article raconte le cas d'un homme, ancien enfant modèle passé à l'*underground* (comme on dit passé à la résistance), puis intoxiqué par les Hare Krishna et qui, victime d'un cancer du cerveau mal soigné, devient aveugle et perd la mémoire. Cet homme, impuissant à transférer la moindre émotion ou perception nouvelle dans sa mémoire à long terme, qui oubliait ce qu'il venait de dire dans la minute qui suivait, avait néanmoins les deux pieds bien ancrés dans les années 60 et pouvait réciter les paroles de toutes les chansons de Grateful Dead. À tel point que, quand il eut l'occasion, près de 25 ans plus tard, d'assister à un concert des mêmes Grateful Dead, il se remémora une grande partie de sa vie et se trouva en quelque sorte à renaître émotivement. De conclure le neurologue, la musique, par les voies les plus imprévisibles et profondes, inculque à notre esprit cohérence, force et permanence. Son article s'intitule *The Last Hippie*.

Arrêtons ici cette introduction pour commenter directement ce recueil de textes que présente trop brièvement Francine Couture, textes rédigés dans le contexte d'un colloque récent portant sur le thème des manifestations artistiques des années soixante... au Québec. Le titre du recueil est donc ambigu, qui laisse croire qu'il sera question des années soixante de manière générale. Mis à part un premier texte de Pierre Restany sur la



sensibilité postmoderne, les autres contributions portent spécifiquement sur l'évolution et la perception des différents arts au Québec. Curieusement, malgré une volonté d'examiner l'ensemble des manifestations artistiques et un penchant pour les arts visuels comme la peinture (le pop art surtout), le design et la danse, c'est la chanson et la musique qui dominent quantitativement, comme quoi la mémoire musicale, quand il s'agit d'évolution des consciences et des sociétés, ne manque jamais d'être sollicitée. Cette mémoire est d'ailleurs double. À côté de la mémoire des mots à laquelle participent allègrement la poésie, les chansonniers et Gilles Vigneault, il y a la mémoire des formes musicales. Car, l'apport de Charlebois se mesure au moins autant à l'introduction du blues rock (et de l'ironie) dans la musique populaire d'ici qu'aux habituelles considérations sur le jodel et l'identité québécoise. C'est un secret de Polichinelle que, jusqu'à récemment, le blues — une musique noire dans tous les sens et toutes les teintes du terme — a tenu le bas du pavé musical au pays des grands espaces blancs, au profit d'un rock

que l'on disait, à l'époque, progressif. Les Québécois ont toujours été d'éternels optimistes.

Les Arts et les Années soixante n'évitent pas quelques-uns des écueils qui guettent le discours critique sur la décennie de « l'éclatement de certitudes ». Un premier écueil concerne la périodisation elle-même. Au-delà de la commodité qu'il y a à grouper les mouvements sociaux et culturels en des blocs de 10 ans bien définis — les sixties ayant, qui plus est, l'avantage de recouper, dans le cas du Québec, la Révolution tranquille —, les années soixante n'ont pas l'homogénéité qu'on leur prête généralement. La première moitié de la décennie fut davantage politique et américaine, la seconde, culturelle et occidentale. Beaucoup de phénomènes ont pris naissance à la fin des années soixante pour éclore dans les années soixante-dix. Ainsi, quel intérêt y a-t-il à déclarer que le Québec rejoint le reste du monde en 1968, l'année de la Convention de Chicago et de la création des cégeps, des pavés dans la mare et de l'Ostédoche, du meurtre de Robert Kennedy (à sa manière, plus significatif que celui de son frère Président) et des *Belles-soeurs* ? Par ailleurs, autre écueil lié logiquement au premier, il y a le fait qu'un recueil de ce genre, avec ses domaines culturels bien compartimentés, concourt nécessairement à l'effet-mosaïque traditionnel. Les années soixante sont devenues une véritable courtoisette qui permet à chacun d'étoffer son discours sans discuter le fondement « artisanal » de l'opération. Ce fractionnement de la perspective historique explique sans doute pourquoi aujourd'hui on retient plus facilement des années soixante leur quincaillerie « nouvel âge », centrée sur l'épanouissement personnel, que leur dynamique socialiste et tiers-mondiste. Le privé était politique, le politique était devenue privée. Aux dernières nouvelles, le dernier hippie d'Oliver Sacks n'était pas mort, mais ça n'allait pas très fort.

## Les détails



Robert LÉVESQUE  
Le Bloc-notes

Tousenbach dans *Les trois soeurs*, Tousenbach à qui quelqu'un demande quel sens cela a-t-il, la vie, et qui répond : « Le sens ? ... Tenez, regardez la neige qui tombe, quel sens ça a-t-il ? ».

Théâtre de la neige qui tombe, des jours si longs dans des vies si brèves, théâtre sans héros mais plein de gens distraits, des rêveurs, qui étouffent un peu dans leur condition, mais qui pensent à des jours meilleurs... pour les autres, ceux qui viendront, demain : l'oeuvre d'Anton Pavlovitch Tchekhov est admirable, unique, sensible et universelle. Avant le roman moderne, aussi loin que dans ces années 1890, le « temps » est un personnage.

Une telle oeuvre est celle d'un maître, et comme dans l'histoire de l'art, hommes, femmes, dans les générations qui suivent, vont l'admirer, vont vouloir la reproduire, s'en inspirer, y mettre des moustaches ou la poursuivre. Et des écrivains voudront modestement et intelligemment, admirateurs discrets, simplement l'accompagner. C'est ce que fait Roger Grenier.

C'est n'est pas une biographie, il y en a tant sur le lycéen de Taganrog que son père forçait à chanter à l'église orthodoxe, sur le médecin de Melikhovo qui recevait ses malades après avoir écrit toute la matinée, sur le dramaturge dont *La mouette* a été un échec à Petersburg avant que Stanislavski s'en empare... Irène Nemirovsky nous a dit tout cela, du Tchekhov raconté à la Dickens. Henri Troyat a tout rempli de la vie brève du tuberculeux. Ce que Roger Grenier fait aujourd'hui ce n'est pas ça, ce n'est pas de l'essai, de l'histoire littéraire ou quoi que ce soit : c'est de l'impression, un voyage, c'est du compagnonnage littéraire ; ces deux hommes se seraient connus, reconnus, et voilà ce que Grenier retient.

Dans les détails. Cet homme qui joua un jeu de chats avec les femmes à la projection d'écrire une histoire de l'autorité sexuelle. Au Théâtre d'Art les acteurs répandaient une odeur de valériane au premier acte de *La mouette*. Un acteur du Théâtre Maly qui lui dit : cessez d'écrire pour le théâtre. Son faible pour les cimetières et les cirques. Une baignade avec Tolstoï. Sa mort : on l'envoie en Allemagne chez un spécialiste de la tuberculose, il est dans une ville d'eau de la Forêt Noire, c'est fini, plus d'espoir, Olga Knipper est dans la chambre. Le médecin entre et ordonne du champagne. Avant de boire, Tchekhov dit : *Ich sterbe*. Il s'étend et va se taire pour toujours. Il vient de dire « je meurs », en allemand. Dernière marque de politesse.

Regardez la neige qui tombe, Roger Grenier, Gallimard, 1992.

IL SE PERD tant de détails... mais ne sont-ils pas là pour se perdre ? Pour qu'on les retrouve un jour sans avertissement, nos madeleines ? Je me rappellerai un jour quand comment et où j'ai lu une première page d'Anton Pavlovitch Tchekhov. Le retrouver, ce détail-là, serait remonter à la source d'une grande découverte, le rappel d'un éblouissement...

Était-ce dans mes 15 ans, mes 17 ans, entre le soleil de Camus et l'enfer de Sartre, était-ce un livre prêt par un ami, ou choisi dans un rayonnement, lu le matin ou la nuit dans ma petite chambre ? Était-ce *La mouette* et l'identification à Treplev à l'âge où on écrit des romans imparfaits qui seront parfaitement oubliés ? Ai-je lu d'abord les nouvelles, *La Dame au petit chien*, *Une banale histoire*, cette écriture en mélodie triste, «... mourir sur un lit étranger, dans l'angoisse, dans une entière solitude » ?

Je me souviens d'un comédien, dans une salle presque vide, qui jouait *Le chant du cygne*, monologue d'un acteur au bout du rouleau qui se retrouve seul dans un théâtre déserté ; puis *Les méfaits du tabac*, conférence qui dérape dans la psychanalyse... que l'acteur donnait avec *La fleur à la bouche* de Pirandello, ce cancer... Je me souviens de Dyne Mousson en noir et blanc, sublime Nina... Tout s'entremêle dans ma tchekhovie...

J'ai lu *La Cerisaie* je ne sais plus combien de fois. Cette grande maison où l'équipage de Mme Ranievskaja arrive la nuit, actrice rentrant de Moscou, la maison réveillée, ce va-et-vient de leurs dans les vastes pièces, ces confidences, cette tristesse qui s'étend, ce jour qui se lève, et puis ce pique-nique dans la prairie, ces danses dans le salon, ce désespoir que l'on tait, ces valises que l'on boucle, ce départ en catastrophe, cette maison des enfances que l'on abandonne, et le vieux domestique oublié qui va mourir. À la Schaubühne, à Berlin, dans la mise en scène de Peter Stein, un cerisier abattu par les bûcherons, au dernier acte, s'écrasait dans la grande verrière du living-room. Mille éclats d'un monde brisé, dont les détails se perdent...

Tchekhov... Voilà qu'arrive ce livre d'accompagnement, qui sera indispensable. Pourquoi Roger Grenier intitule ce recueil d'impressions de Tchekhov aussi belle que *Regardez la neige qui tombe* ? Il emprunte la phrase à

## L'anti-héros du polar



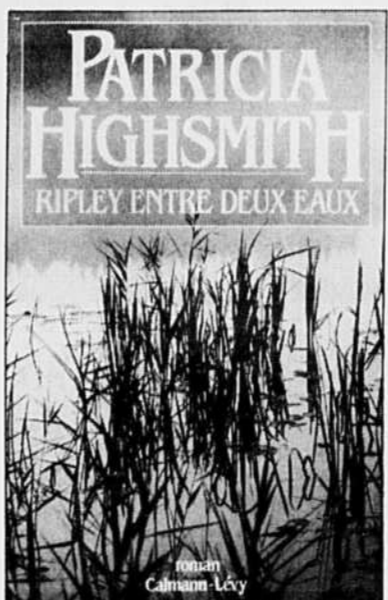
POUR confectionner son *Plein soleil*, le réalisateur René Clément avait « emprunté » les traits caméléons et quelque peu fades d'Alain Delon, le transformant en Tom Ripley. Pour construire *L'ami américain*, Wim Wenders avait choisi la tension, la concentration, la fureur maîtrisée de Dennis Hopper qui, à l'écran, fit un Tom Ripley étonnant.

Tom Ripley, comme chacun sait, c'est l'anti-héros du polar. Un contrepoint à Sam Spade, Philip Marlowe ou Maigret. Tom Ripley, tout le monde le sait, a été « sculpté » par Madame Patricia Highsmith qui, s'appuyant sur les adaptations cinématographiques de ses romans, avait un jour confié : « un film, ce n'est jamais la même histoire que le livre dont il est tiré ». Une façon polie de signifier que tous ces films, y compris le célèbre *L'inconnu du Nord-Express*, sont des trahisons.

Depuis quelques jours, le vieux Tom est dans les parages. Après dix ans de silence, Patricia Highsmith vient de le ramener dans le décor. Elle vient de se venger du cinéma. Son *Ripley entre deux eaux*, chez Calmann-Lévy, c'est un contre-pied, ou plutôt un pied de nez à cet art que l'ont dit septième. Dans *Ripley entre deux eaux*, il ne se passe en effet pratiquement rien avant la page... 206 !

En deux mots, le topo est le suivant : Tom coule davantage de jours heureux que malheureux en compagnie de Héloïse dans sa vaste demeure de Villeperce, petite bourgade située à une portée de main de Fontainebleau. Tom coupe les dahlias et taille les roses. Tom et Héloïse aime bien le boeuf braisé d'Annette, la bonne et cuisinière. Un beau jour, le boeuf braisé ne passe pas.

Un couple bizarre, les Pritchard, s'installe dans les environs. Le gégus du couple, soit David, multiplie les allusions au passé trouble de Ripley. Bref, à Ripley il cause de Greenleaf, Murchison, Derwatt. Tous des disparus qui ont disparu grâce, on s'en souviendra, à Ripley le « meurtrier-chic » du monde



moderne. Notre chère Patricia, sachez-le, multiplie en effet les clin d'oeil à ses romans antérieurs.

Toujours est-il que ce Pritchard serre de près Tom Ripley. Tom se retrouve au Maroc ? Pritchard, l'enfant gâté qui entretient une relation sado-maso avec Janice, sa femme, débarque illico. Tom écoute, en douce, son séjour. Il débarque à Londres histoire de concocter une correction en compagnie de ses anciens complices dans l'affaire Derwatt-Murchison, une vieille affaire de faux tableaux, et voilà que Pritchard quitte lui aussi le Maroc. Pendant ce...



Pendant ce temps, la diabolique Patricia Highsmith joue avec nos nerfs. Elle nous conte fleurette pendant une dizaine de pages et hop ! Juste avant qu'on ne sombre dans un profond ennui, elle distille une petite goutte de sang, histoire de nous ranimer. La Highsmith, elle vampirise notre temps. Autant vous dire que ce *Ripley entre deux eaux*, c'est de la catégorie « comme-ci, comme-ça ». *Ripley entre deux eaux*, c'est un roman normand.

La dernière aventure de Ripley mise à part, Highsmith doit être bien contente. Le cinquième numéro de la revue, de l'excellente revue *Polar* lui

consacre tout un dossier. Pour le monter, le dossier en question, François Guérif, « patron » de la revue, a fait appel aux services de Michel Lebrun qui brosse un tableau éclairant de l'oeuvre de Highsmith, de René Rouéven qui signe un savoureux « à la manière de... » et du cinéaste Claude Chabrol.

Qui plus est, Guérif, en exergue du chapitre *Patricia et le cinéma*, a glissé une observation de Highsmith très révélatrice de sa conception ou de son approche du genre policier. La voici : « Les criminels sont, d'un point de vue dramatique, intéressants ; à un moment au moins ils agissent, l'esprit libre, et ne rendent de comptes à personne. Je trouve l'intérêt du public pour la Justice parfaitement ennuyeux et artificiel, car ni la vie ni la nature ne se soucient de savoir si la Justice est rendue ou pas... » Bigre !

P.S. : si le ridicule tuait, l'auteur de ces lignes serait mort depuis quinze jours. Dans le *Misto* précédent, on a écrit que « Sjöwall s'est mis en congé de Wahlöö ». Ainsi que vient de nous le signaler un lecteur attentif, M. Alain Chevrette de Sherbrooke, Maj Sjöwall était l'épouse de Per Wahlöö décédé il y a quinze ans. Promis, juré, la prochaine fois on consultera notre Michel Lebrun, alias le « pape du polar ». Et puis, merci à M. Chevrette qui signe, avec raison, Le policier qui rit. *Ripley entre deux eaux* de Patricia Highsmith. Calmann-Lévy *Polar* no 5. Rivages

## Confidences de pauvres bougres

LE CREUX DE L'OUBLI  
Rosa Liksom  
La Découverte, Paris,  
1992, 200 pages

Hervé Guay

JE SUIS encore sous le charme des nouvelles de Rosa Liksom. Non qu'elles soient particulièrement souriantes. Ce sont plutôt des instantanés d'une Finlande lugubre, inhospitalière où la dureté du climat n'a d'égal que la difficulté de ces écorchés vifs à se laisser aller à aimer. Encore ce sentiment n'est-il vécu

chez Liksom qu'entre deux épaves grises, gorgées, à la dérive, lesquelles s'étreignent, sur une banquette de Fiat ou dans une chambrette aux vitres gelées.

L'étreinte, la plupart du temps blessée et n'apaise pas. Au contraire. Ou bien, son importance est disproportionnée et partant, insupportable. Ou bien, elle emporte avec elle la part dernière d'innocence qui subsistait cachée au fond de l'être. Il faut dire que ces récits succints sont peuplés de pauvres bougres. Ils racontent leur histoire en dépit d'une syntaxe lacunaire et d'un vocabulaire restreint.

Bref, Liksom circonscrit, en courts tableaux, des confidences qui jaillissent d'un trop-plein, décrit les moeurs d'une fraction de la société aux horizons limités. D'où les cul-de-sac, les situations irréversibles auxquelles font face les détraqués de Rosa Liksom parce qu'ils ne savent pas se décrocher de ce terrible engrenage. Son univers *rock'n roll*, rauque, dans lequel la tendresse affleure parfois, tend un miroir au lecteur d'aujourd'hui, et pas des plus gais. Ce sont des nouvelles gauches, brutes, immédiates. Elles ont la puissance hiératique des clichés pris en cachette par Polaroid.

**“Québec la mystérieuse”**

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES 842-9645 Date de tombée le 17 avril 1992

PARUTION le 25 avril DANS LE DEVOIR

Le plaisir des Livres du 25 avril prochain consacrera une large place au SALON DU LIVRE DE QUÉBEC qui se tiendra du 28 avril au 3 mai 1992.

Des rencontres, des histoire de cette ville mystérieuse et insolite...